

JOURNAL HELVETIQUE
O U
RECUEIL

D E
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

J U I N 1 7 6 5 . .



NEUCHÂTEL

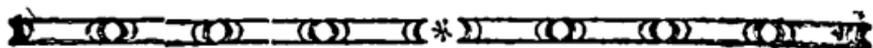
DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.

MD CCLXV.

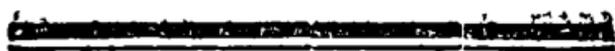




JOURNAL HELVETIQUE.



J U I N 1765.



R E M A R Q U E S

Sur un Ouvrage rangé par ordre alphabétique, dont plusieurs Articles exigent d'être relevés, pour l'avantage des Mœurs & la vérité de l'Histoire Ecclesiastique & profane.

A P O C A L Y P S E.

IL est question de savoir si ce Livre est véritablement de ST. JEAN L'EVANGELISTE; & si le témoignage de ceux qui le lui ont attribué est digne de foi. Notre Philosophe soutient la négative : Il emploie

pour récuser des témoins, une méthode dont personne ne s'étoit encore avisé. Il a puisé l'espèce d'érudition qu'il étale, dans la *Préface de DON CALMET sur l'Apocalypse*, Art. 3. mais avec sa bone foi ordinaire, en falsifiant le texte des Auteurs & en suprimant ce qui peut l'éclaircir.

JUSTIN le *Martir*, dit-il, qui écrivoit vers l'an 170. de nôtre Ere, est le premier qui ait parlé de l'Apocalypse; il l'a attribué à l'Apôtre JEAN L'ÉVANGELISTE, dans son *Dialogue avec TRYPHON*. Un peu plus d'exactitude historique conviendrait dans une discussion aussi sérieuse. ST. JUSTIN a été martyrisé l'an 167. Il a écrit son *Dialogue avec TRYPHON*, vers l'an 160; par conséquent 60. ans seulement après la mort de ST. JEAN L'ÉVANGELISTE, arrivée la centième année de nôtre Ere.

Le *Juif TRYPHON* demande à ST. JUSTIN, s'il ne croit pas que Jérusalem doit être rétablie un jour? JUSTIN lui répond, qu'il le croit ainsi avec tous les Chrétiens qui pensent juste. L'Auteur ne rend point exactement le sens de ST. JUSTIN. Celui-ci répond d'abord (*) qu'il est dans cette opinion come bien d'autres, quoique plusieurs Chrétiens pieux &

(*) N. 80.

d'une foi pure soient d'un sentiment contraire. ST. JUSTIN n'a donc point crû le rétablissement futur de *Jérusalem* & le Règne de mille ans, come un Article de la Foi Chrétienne, mais come une opinion particulière, que l'on pouvoit admettre, ou rejeter, sans être pour cela moins bon Chrétien. Lorsqu'il ajoute que *tous les Chrétiens qui pensent juste sont de même avis*, il parle principalement de la Résurrection future, qui est un Dogme de nôtre Foi, & non pas du rétablissement de *Jérusalem*.

Peu nous importe que la période de mille années ait été en grand crédit chez les *Gentils*, & en particulier chez les *Egiptiens*; nous verrons à l'Art. *Résurrection* que nôtre Philosophe est très-mal instruit de leurs opinions. Contentons nous de faire quelques remarques.

La *Nouvelle Jérusalem*, dans l'*Apocalypse*, Ch. XXI. est évidemment un emblème sous lequel l'Apôtre a voulu peindre la Gloire éternelle, tout come il l'a représentée Ch. IV. & suiv. sous la figure des Assemblées Chrétiennes, telles que les premiers Fidèles avoient coutume de les célébrer. C'est mal à propos que l'on prend cette description à la Lettre;

sens grossier a doné lieu à l'erreur des Millenaires.

Le prétendu Règne des Saints avec J. C. pendant mille ans, dont il est parlé Ch. XX. n'a rien de comun avec cette nouvelle Jérusalem, puisqu'il la précède; & il est dit Ch. XXII. v. 5. que les Ser-viteurs de l'Agneau y règneront *pendant les Siècles des Siècles*, c'est à dire, pendant toute l'éternité: Nôtre Auteur a tort d'a-peller cette Ville miltérieuse *la Jérusalem de mille ans.*

D'ailleurs il en défigure la description, 1^o. Il n'est pas vrai, que ses 12. portes soient *en memoire des 12. Apôtres*: Il est dit au contraire Ch. XXI. v. 12. qu'elles sont marquées du nom des 12. Tribus d'Israël. L'Apôtre ajoute que ses fonde-mens sont bâtis de 12 pierres précieuses, sur lesquelles sont gravés les noms des 12 Apôtres, v. 14. & 19. 2^o. Il est encore plus faux, que sa longueur, sa largeur & sa hauteur dûssent être de 12. mille stades ou de 500. lieues. On fait que le Stade étoit une mesure arbitraire come nos lieues. En comptant par pé-tits stades, les 12. mille ne font pas 300. lieues, puisqu'il en faut près d'onze cents pour un d gré (*). Voilà déjà un mé-

(* Voyez la Carte de l'ancienne Grèce, par M. d'ANVILLE

compte qui ne fait pas honneur à nôtre avant Philosophe. 3°. Il est évident, par le texte même, que pour faire les 12. mille stades il faloit mesurer *la Ville, les portes & le mur*, *ψ. 15.* c'est à dire, tout le circuit des murs & l'intérieur de la Ville dans toutes ses dimensions; ce qui la réduit à une étendue considérable, à la vérité, mais qui n'a plus rien d'extraordinaire. 4°. Il est dit expressément, que le mur devoit être de 144. coudées , *ψ. 17.* ce qui ne fait pas une hauteur monstrueuse. Lors donc qu'il est dit au *ψ. précédent sa longueur, sa largeur & sa hauteur sont égales*, cela signifie que sa longueur est égale par tout, sa largeur de même, puisque la Ville est exactement carrée, & que sa hauteur est aussi égale par tout. Il n'y a donc ni contradiction, ni ridicule dans toute cette description. Celui que nôtre Auteur s'efforce d'y répandre ne vient que de la mauvaise foi avec laquelle il défigure le texte.

Quelques personnes, dit-il, ont recasé le témoignage de ST. JUSTIN, attendu que, dans le même Dialogue avec TRYPHON, il dit que selon le récit des Apôtres J. C. en descendant dans le Jourdain fit bouillir les eaux de ce fleuve & les enflama, ce qui

pourtant ne se trouve dant aucun Ecris des Apôtres. C'est une imposture faite à ST. JUSTIN Il dit seulement que JESUS étant venu auprès du Jourdain, où JEAN bap- tise, & *est* entré dans l'eau, il parut une flamme ou une lumière sur le fleuve (*). Cela signifie t-il que les eaux bouillirent & furent enflammées? Il ajoute: *Et les Apôtres de ce même JESUS ont écrit, que le ST. ESPRIT étoit descendu sur lui en forme de Colombe lorsqu'il sortoit de l'eau.* Ce n'est point la circonstan ce de l'aparition d'un feu que ST. JUSTIN a tirée des Ecris des Apôtres, mais la Descente du ST. ESPRIT, deux choses fort différentes. Les Editeurs de ST. JUSTIN l'ont remar- qué; il est suprenant que nôtre Auteur n'ait point fait attention à leur observation.

Le même ST. JUSTIN, continue t-il, cite avec con fiance les Livres des Sibilles. Cela est vrai; ce préjugé lui est comun avec plusieurs Ecrivains des premiers siècles. Qu'en concluons nous? Que son témoignage est suspect quand il atribue l'Apocalypse à ST. JEAN? Mais si un témoin est recusable dès qu'il lui est arrivé de se tromper en quelque chose, quel est l'home sur la terre auquel on doit ajou-

ter foi ? Nôtre Philosophe consentiroit-il à être jugé selon cette règle ?

ST. JUSTIN, dit il encore, *prétend avoir vu les restes des petites maisons où furent enfermés les soixante & douze Interprètes dans le Phare d'Egypte du tems d'HERODE.* On ne peut pas acuser plus mal à propos ST. JUSTIN. Il raconte de bone foi (*) qu'il a vû dans l'Isle du Phare des vestiges qu'on lui a dit être des restes des cellules où furent enfermés les 72. Interprètes ; il cite, en témoignage du fait, PHILON, JOSEPHE, plusieurs autres Historiens profanes, le récit des gens du Pays même, qui prétendoient l'avoir ain si appris par tradition. Il a été trop crédule sans doute sur ce point ; mais est-il responsable de l'erreur ? S'il faut mettre aux petites maisons tous ceux qui se laissent tromper par des fauffaires, combien de Lecteurs abusés par les assertions hardies de nôtre Philosophe seront dans le cas ? Or lesquels méritent mieux d'être enfermés, ceux qui croient trop légèrement, ou les Ecrivains infidèles, qui mentent de propos délibéré ?

Il passe à ST. IRENE'E, qu'il traite aussi mal que ST. JUSTIN ; mais il ne faut pas croire qu'entre ces deux Pères de l'Eglise

(*) Cohort. ad Græcos. N. 13.

il n'y ait pas eû d'autres témoins à citer pour l'autenticité de l'Apocalypse. EUSEBE nous apprend que THEOPHILE Evêque d'*Anzioche*, MELITON Evêque de *Sardes*, qui étoient à peu près contemporains de ST. JUSTIN, ont regardé aussi bien que lui cette Révélation come étant de l'Apôtre ST. JEAN, & se sont servis de son autorité pour prouver les Dogmes du Christianisme (*).

ST. IRENE'E, dit-on, qui vient après & qui croyoit aussi le Règne de mille ans, dit qu'il a appris d'un Vieillard que ST. JEAN avoit fait l'Apocalypse. C'est une fausseté. ST. IRENE'E a cité cinq fois dans ses Ouvrages l'Apocalypse sous le nom de ST. JEAN, mais non pas sur la simple autorité d'un Vieillard. Il dit seulement, qu'il avoit entendu un Prêtre ou un Ancien faire la comparaison des figures de l'Ancien Testament avec ce qui est arrivé dans le Nouveau, & des plaies de l'Egypte avec celles dont parle ST. JEAN dans l'Apocalypse (**), mais cela n'a aucun rapport à l'autenticité du Livre. Ou nôtre Auteur n'a pas pris le sens de ST. IRENE'E, ou selon sa coutume il cherche à nous tromper.

(*) Euseb. Hist. Eccl. L. 4. c. 23. & 25.

(**) Advers. Hær. L. 2. c. 59.

On a reproché, dit-il, à ST. IRENE'E d'avoir écrit qu'il ne doit y avoir que quatre Evangiles, parce qu'il n'y a que quatre Parties du monde & quatre Vents Cardinaux, & qu'EZECHIEL n'a vû que quatre Animaux. Il apelle ce raisonnement une démonstration. Ceux qui ont fait ce reproche n'ont pas montré un grand discernement. 1^o Le terme de Démonstration dans le stile de ST. IREN'EE, ou plutôt de son Traducteur, ne signifie point ce que nous entendons ordinairement par là, c'est à dire, un raisonnement qui porte avec soi l'évidence & la conviction; il signifie seulement une preuve en général, une raison ou une explication: *Ostensio* ou *declaratio*, & c'est le titre de plusieurs Chapitres dans ST IREN'EE. 2^o. L'allusion que ce Père a remarquée entre les quatre Evangiles & les quatre animaux vûs par EZECHIEL, n'est pas aussi ridicule qu'on veut le persuader, puisqu'elle a été adoptée chez toutes les Nations. Par tout on a suivi l'usage de désigner chacun des quatre Evangelistes par l'un des Animaux dont il est parlé dans la Vision d'EZECHIEL; personne ne s'étoit encore avisé d'y trouver à redire. 3^o. Ce n'est point sur cette allégorie que ST. IRENE'E fonde l'autorité des quatre Evangiles, mais sur l'aveu forcé

des Hérétiques mêmes , qui sont contraints de leur rendre hommage , quoi qu'ils y voient la condamnation de leurs erreurs. (*) . 4°. Quand ST. IRENE'E auroit tort dans tout ce chapitre , qu'est-ce que cela prouveroit contre l'autenticité de l'Apocalypse ?

CLEMENT D'ALEXANDRIE , selon notre Auteur , ne parle dans ses *Electa* que d'une Apocalypse de ST. PIERRE dont on faisoit très grand cas . Nous ne savons pas ce qu'il entend par les *Electa* de ST. CLEMENT D'ALEXANDRIE ; nous n'avons de ce Père qu'une Exhortation aux Païens , le Pédagogue , & les Stromates , & dans aucun de ces Livres l'Apocalypse de ST. PIERRE n'est citée nommément .

Au contraire dans le second Livre du Pédagogue (**) il cite la description de la Jérusalem céleste , dont on a parlé ci devant & dans le VI. Livre des Stromates (†) il cite expressément l'Apocalypse sous le nom de ST. JEAN : *Ut dicit JOANNES in Apocalypsi* . Se fera t-on désormais aux citations hardies de notre Philosophe ?

(*) L. 3. ch. 11.

(**) Ch 12.

(†) Ch. 5.

TERTULLIEN, continue t-il, *grand partisan du Règne de mille ans, pretend que la Jérusalem céleste començoit déjà à se former dans l'air, qu'on l'avoit vue pendant 40. jours de suite à la fin de la nuit.* Nous ne disconvenons point que TERTULLIEN n'ait répété cette fable sur la foi de gens suspects, & qu'il n'ait été trop crédule (*); mais quand il s'est agi de prouver l'autenticité de l'Apocalypse, il a été plus circonspect; il s'est apuyé du témoignage des Evêques qui remontoient jusqu'à ST. JEAN. *Nous avons, dit-il, des Eglises que ST. JEAN a formées lui même; quoique MARCION rejette son Apocalypse, la suite des Evêques qui remonte jusqu'à l'origine en reconoit ST. JEAN pour Auteur (**).*

ORIGENE, dans sa Préface sur l'Evangile de ST. JEAN & dans ses Homélie, cite les Oracles de l'Apocalypse; mais il cite également les Vers des Sibilles. Il est faux qu'ORIGENE cite les Vers des Sibilles. Loin de faire aucun fond sur cette preuve, il nous apprend qu'il y avoit plusieurs Chrétiens, qui ne vouloient pas qu'on s'en servit, qui apelloient même *Sibillistes* ceux qui les citoient (†). Il n'étoit donc rien

(*) Contre MARCION L. 3. c. 23.

(**) Ibid. L. 4. c. 5.

(†) Contre CELSE L. 5. p. 272.

moins que prévenu en faveur de ces Oracles prétendus

Voilà où se réduisent les moyens dont nôtre Philosophe fait usage pour afoiblir le témoignage des Pères de l'Eglise, qui ont attribué l'Apocalypse à ST. JEAN. On voit combien ils sont graves & solides. Nous n'ajouterons pas ici les autres autorités qu'il a supprimées; & qui sont en très grand nombre; on pourra les voir dans CALMET. Venons aux Objections.

ST. DENIS D'ALEXANDRIE, qui écrivoit vers le milieu du III. Siècle, dit, dans un de ses Fragmens conservé par EUSEBE, que presque tous les Docteurs rejettoient l'Apocalypse come un Livre destitué de raison; que ce Livre n'a point été composé par ST. JEAN; mais par CERINTHE, lequel s'étoit servi d'un grand nom pour donner plus de poids à ses rêveries. Ce fait est absolument faux. ST. DENIS dit, que quelques uns étoient de ce sentiment; mais il ne dit point que c'étoit presque tous les Docteurs: En second lieu il n'étoit point de leur avis. Pour moi, dit-il, je pense que cet Ouvrage est d'un Homme saint & divinement inspiré, quoique j'aie plus de peine à croire qu'il soit de l'Apôtre ST. JEAN;

dont nous avons un Evangile & une Lettre ()*.
Ce témoignage est donc plutôt une preuve
qu'une objection.

Le Concile de Laodicée tenu en 360. ne compte point l'Apocalypse parmi les Livres Canoniques. Il étoit bien singulier que Laodicée, qui étoit une Eglise à qui l'Apocalypse étoit adressée, rejetta un trésor destiné pour elle, & que l'Evêque d'Ephèse, qui assistoit au Concile, rejetta aussi ce Livre de ST. JEAN, enterré dans Ephèse. Faisons attention au sophisme de notre Auteur. Le Concile de *Laodicée* ne compte point l'Apocalypse parmi les Livres Canoniques, donc l'Eglise de *Laodicée* & l'Evêque d'Ephèse rejettoient ce Livre. Fausse conséquence. Pour que le Concile fut fondé à mettre un Livre au nombre des Ecritures Canoniques, ce n'étoit pas assez, que l'Eglise de *Laodicée*, celle d'*Ephèse*, & quelques autres le reçussent come venant d'un Apôtre; il falloit qu'il fut regardé come tel unanimément par toutes les Eglises, ou du moins par le plus grand nombre. Or l'Apocalypse n'étoit pas encore dans ce cas. Nous avons vû, par le témoignage de ST. DENIS D'ALEXANDRIE, que quelques-uns

(*) EUSEBE Hist. Ecol. L. 7. c. 20.

doutoient de l'authenticité de l'Apocalypse; c'en étoit assez pour ne la point mettre dans le Canon des Ecritures. Lorsque l'Eglise a formé ce Canon, elle ne s'est point fondée sur le témoignage de quelques Evêques, ni sur la croyance particulière de quelques Eglises, mais sur la voix unanime de toutes les Eglises ou du moins du très grand nombre: L'Apocalypse n'y a été comprise, que quand tous les témoignages ayant été confrontés & réunis, l'on a vû qu'il ne pouvoit plus y avoir de doute sur son authenticité. Cette confrontation ne pouvoit pas se faire dans un Concile Provincial & particulier, tel que celui de *Laodicée*, qui n'étoit composé que de vingt deux Evêques.

Quand TERTULLIEN a prouvé l'authenticité de l'Apocalypse, par le témoignage suivi *des Evêques qui remonté jusqu'à l'origine*, il a raisoné en bon Critique; mais quand l'Eglise universelle a prononcé que ce Livre étoit Divin & Règle de foi, la Critique ne suffisoit pas; il faloit encore la croyance du plus grand nombre des Eglises, pour apuyer sa décision. C'est une erreur de croire, que l'authenticité & la divinité des Ecritures soit une même chose.

Ainsi

Ainsi quoique l'*Épître de ST. BARNABÉ* ait été reçue par le plus grand nombre des Docteurs & des Critiques, citée même par plusieurs Pères come étant de cet Apôtre, l'Eglise ne l'a point mise au nombre des Livres Canoniques, parce qu'il y a toujours eû du doute sur cet article. Ces réflexions, que l'on peut lire dans M. DUPIN au sujet de l'*Épître* dont nous parlons, sont confirmées par le témoignage d'EUSEBE. En faisant le Catalogue des Livres sacrés, il met au premier rang les quatre Evangiles, les Actes des Apôtres, les *Épîtres* de ST. PAUL, la première de ST. JEAN & la première de ST. PIERRE: *Voilà, dit-il, ceux sur l'authenticité desquels il n'y a jamais eû aucun doute; il place ensuite ceux dont on a douté & l'Apocalypse est de ce nombre; il finit par ceux que l'on a toujours rejettés (*)*.

Il étoit visible à tous les yeux, continue nôtre Philosophe, que ST. JEAN se remuoit toujours dans sa fosse & faisoit continuellement hausser & baisser la terre. Cependant les mêmes personnages qui étoient sûrs que ST. JEAN n'étoit pas bien mort étoient sûrs aussi qu'il n'avoit pas fait l'Apocalypse.

P p

(*) Euseb. L. 3. c. 25.

En insistant de nouveau sur cette fausseté, ce n'étoit pas la peine d'y ajouter une circonstance ridicule & que l'on a tirée de BAYLE (*). ST. AUGUSTIN, dans son Comentaire sur le dernier Chapitre de ST. JEAN, dit, que quelques personnes venues d'*Ephèse* lui avoient raconté qu'on voyoit hauffer & baisser la terre sur le tombeau de cet Apôtre: C'étoit une fable; mais qu'a-t-elle de comun avec le Concile de *Laodicée* tenu cent ans auparavant? Qui sont ces personages qui étoient sûrs que ST. JEAN n'avoit pas fait l'Apocalypse? Y en a-t-il un seul dans toute l'Antiquité qui ait osé l'atester?

Mais ceux qui tenoient pour le Règne de mille ans furent inébranlables dans leur opinion. Autre infidélité de nôtre Auteur. Il veut nous persuader que ce sont les Partisans du Règne de mille ans, que l'on a nommés *millenaires*, qui ont fait recevoir l'Apocalypse. Tout au contraire, cette hérésie étoit la principale cause qui inspiroit du doute à plusieurs sur l'authenticité de ce Livre. On y voyoit des passages qui sembloient favoriser l'erreur. Il n'a été regardé unanimément, come Canonique, que quand elle a été à peu près éteinte.

(*) Dict. Crit. au mot ST. JEAN. Rem. A.

Au reste il est bon d'avertir qu'il y avoit bien de la différence entre l'opinion de quelques Pères de l'Eglise sur le Règne de mille ans, & la Doctrine extravagante des Sectateurs de CERINTHE. Ceux-ci prétendoient que le Règne de J. C. avec les Saints se passeroit dans la jouissance des voluptés corporelles, & voilà ce que l'Eglise a toujours regardé comme une hérésie : Au lieu que les Pères, dont nous parlons, enseignoient que ce seroit une vie toute spirituelle & dégagée de toute inclination terrestre. ST. AUGUSTIN avoue, que cette croyance n'avoit rien que de très innocent; qu'il avoit été lui même autrefois de ce sentiment, mais qu'il en avoit changé (*).

SULPICE SEVERE, dans son *Histoire Sacrée*, Liv. IX, traite d'insensés & d'impies ceux qui ne recevoient pas l'Apocalypse. Mais il faut faire attention que SULPICE SEVERE écrivoit près de soixante ans après le Concile de *Laodicée*. Pendant cet intervalle, la question de l'authenticité de l'Apocalypse avoit pu s'éclaircir; par conséquent ceux qui refusoient encore alors de la recevoir étoient plus répréhensibles que

P p 2

(*) Civ. Dei L. 20. C. 7.

ceux qui avoient vécu un Siècle auparavant.

On se souviendra que Sulpice Seve're n'étoit pas millenaire.

Enfin après bien des doutes, après des opositions de Concile à Concile, l'opinion de Sulpice Seve're a prévalu. Fauſſeté criante que ces prétendues opositions de Conciles : On oſe défier l'Auteur d'en citer un ſeul qui ait décidé que l'Apocalypſe n'étoit pas de St. Jean. A-t-il pû ſe perſuader qu'il ne feroit pas démenti ſur tant de faits hazardés ? Peu nous importe que pluſieurs Auteurs modernes & prévenus ayent crû voir dans ce Livre l'Histoire de leur Siècle ; mais il y a de l'indécence à dire que les Déclamations éloquentes de M. Bossuet lui ont fait plus d'honneur que ſon Comentaire ſur l'Apocalypſe. Ce grand Home n'a-t-il écrit que des Déclamations éloquentes ? Oubliera-t-on jamais ſon Diſcours ſur l'Histoire Univerſelle & ſes Ouvrages Théologiques ? Mais nôtre Philoſophe eſt un guide auſſi peu ſûr, pour juger du mérite des Homes, que pour apprendre l'Histoire.

ATHE'E. ATHEISME.

IL seroit trop long de suivre exactement les menus détails dont cet Article est rempli ; on se contentera de relever ce qui mérite le plus d'attention. L'Auteur veut prouver, que dans tous les Siècles l'on a soupçonné mal à propos d'Athéisme plusieurs personnages qui ne le méritoient pas. Avant que d'examiner ces faits, il convient de savoir quelle idée les Anciens atachoient au nom d'Athée, & quel sens on lui donne aujourd'hui.

Chez les *Grecs* & chez les *Romains* l'on apelloit ainsi quiconque n'adoroit pas les *Dieux d'Athènes* & de *Rome*. Un Philosophe, qui auroit eû le courage de professer publiquement l'unité de DIEU & d'ataquer ouvertement le *Polithéisme*, auroit été accusé d'*Athéisme*. On fait que les *Juifs* & les *Chrétiens* furent regardés par les *Payens* come deux Sectes d'Athée. Rien de si aveugle sans doute, rien de si absurde que ce préjugé.

Aujourd'hui, que l'on reconoit & que l'on adore un seul Dieu, l'on regarde come *Athée*, non celui qui croit qu'il n'y a point de Dieu & qui en fait profession ;

à moins qu'un Home n'ait le cerveau troublé, il n'enseignera jamais sérieusement cette odieuse Doctrine ; Mais on taxe d'*Athéisme* celui qui n'a ni crainte ni respect pour Dieu, & qui ataque la Religion publique. Notre Auteur lui même paroît en avoir conçu la même idée. lors qu'il a dit, que *Dieu n'existe pas pour celui qui ne craint ni n'espère rien de lui.* Qu'un Philosophe pense intérieurement come il lui plaira sur la Divinité, sans publier ses sentimens, sans les taire conoitre au dehors, personne ne s'aviviera de l'inquêter ; mais s'il parle hautement, s'il dogmatise, s'il écrit contre le Culte autorisé par les Loix, la Police est en droit de le punir.

Un Ecrivain assez connu distingue trois fortes d'*Athées*. Les uns vous disent nettement qu'il n'y a point de Dieu & le pensent ; ce sont les vrais *Athées*. Quoi qu'il en puisse dire, s'il y en a de tels, ce sont des Cerveaux malades, il faut les enfermer. D'autres ne savent qu'en penser & décideroient volontier la question à croix ou pile ; ce sont les *Athées Sceptiques* : C'est à dire, qu'ils ne s'en embarassent guères, qu'ils jugent à peine la question digne d'examen. D'autres en plus grand nombre voudroient qu'il n'y en eut point, font semblant d'en être persuadés, & vivent come s'ils l'étoient,

Ce sont, dit-il *les Fanfarons du parti*. Cette espèce est sans doute la plus odieuse ; mais les deux autres ne valent guères mieux.

Nous n'avons aucun intérêt d'examiner la cause d'ANAXAGORE & d'ARISTOTE acufés d'ATHEISME : Il ne nous reste rien du premier ; les Ecrits du second ne sont pas fort clairs. La condamnation de SOCRAT nous touche d'avantage ARISTOPHANE, dit on, *est le premier qui acoutura les Atheniens à regarder. SOCRATE come un Athée ; c'est lui qui prépara de loins le poison dont des Juges infames firent périr l'Home le plus vertueux de la Grèce.* Ce fait est encore très douteux. Le P. BRUMMOY, qui l'a examiné avec soin, a montré que la représentation de la *Comédie des Nuées* précéda de plus de vingt ans le Procès intenté à SOCRATE (*). La vraie cause de sa condamnation fut le génie hautain, jaloux, mâlin, pétulant du Peuple d'Athènes : Il ne pouvoit souffrir un Censeur aussi sévère que SOCRATE.

A Dieu ne plaife que l'on entreprenne de justifier ARISTOPHANE ! Il étoit Poete, railleur, méchant, libertin, impudent, cela est vrai ; mais nôtre Auteur auroit

P p 4

(*) Théâtre des Grecs. Tome V.

fait prudemment de n'en point dire de mal : La Charité Chrétienne défend de médire de son semblable.

Les Romains, dit-il, *bien plus sages que les Grecs n'ont jamais persécuté aucun Philosophe à cause de ses opinions.* Cependant il est certain qu'ils les ont souvent châffés. Si ce n'est pas là une persécution, qu'on les chasse encore, à la bone heure; ils ne se plaindront pas d'être traités à la Romaine; nous en ferons délivrés, & les choses n'en iront pas plus mal.

Ce seroit perdre le tems que de s'arrêter aux acufations intentées contre le Chancelier DE L'HÔPITAL & contre THEODORE DE BEZE; perlonne n'a daigné y faire attention: Passons tout de suite à VANINI. Il faut que nôtre Auteur ait eû quelque raison secrète de faire l'Apologie de cet Impie. VANINI, selon lui, *n'étoit point Athée; il étoit précisément tout le contraire.* Il prétend le prouver, 1°. Par la définition que ce Raisonneur a donnée de Dieu. 2°. Parce qu'il soutenoit le sentiment d'AVERROËS. 3°. Par le Discours qu'il fit sur la Providence en présence de ses Juges. Nous examinerons la force de ces trois preuves.

Peut-on se persuader que VANINI soit un Auteur fort Orthodoxe, quand on fait

qu'il se fit chasser de toutes les Villes où il se mêla d'enseigner, de *Lyon*, de *Gènes*, de *Paris*; qu'il fut emprisonné en *Angleterre*; qu'avant son Suplice plusieurs de ses Livres avoient déjà été brulés par Arrêt? Ceux qui ont entrepris de le justifier ont-ils nié ou détruit ces faits? Il reste encore un de ses Ouvrages intitulé: *Des admirables Secrets de la Nature, Reine & Divinité des Mortels: De admirandis naturæ Reginae Deæque mortalium arcanis, in 8vo.* Ce titre seul fait sa condamnation.

NÔtre Auteur avoue qu'il étoit libre dans ses Ecrits come dans sa conduite, libre en éfet jusqu'au plus grôssier libertinage. Ayant eû la fantaisie de se faire Moine, il se fit bientôt chasser de son Monastère, par ses mœurs dérégées.

VANINI a parlé plusieurs fois de Dieu d'une manière orthodoxe, cela est vrai; mais on fait que tandis qu'il professoit le Christianisme, en public, il enseignoit l'*Athéisme* en particulier: Ce manège hypocrite & fourbe est justement ce qui l'a rendu plus odieux. Il suivoit en quelque chose les sentimens d'AVERROËS; mais CARDAN & POMPONACE étoient aussi ses Auteurs favoris: Que l'on juge si à cette

Ecole VANINI avoit puisé des opinions bien saines.

Nous verrons bientôt, que, selon les principes mêmes de nôtre Auteur, AVERROËS étoit Athée; bel expédient pour justifier son Disciple! Il nous donne pour Athées tous ceux qui ne craignoient ni n'espéroient rien après cette vie: Or AVERROËS étoit de ce nombre, puisqu'il enseignoit que l'Âme mouroit avec le Corps (*).

Il ne faut pas s'étonner si les Juges de VANINI furent peu touchés du Discours qu'il fit sur la Providence, en subissant son interrogatoire; on savoit par des expériences réitérées, qu'il changeoit de langage selon les circonstances, que les déguisemens ne lui coutoient rien, qu'il ne laissoit conoitre ses vrais sentimens que lorsqu'il étoit en liberté.

Que VANINI ait été intérieurement Athée, ou qu'il ne l'ait pas été, ce n'est point là de quoi il s'agit; la question se réduit à savoir s'il avoit professé l'Athéisme dans des Conférences particulières & dans ses Livres: Or c'est ce qu'on ne peut nier sans donner le démenti à des témoins oculaires & aux monumens qui

(*) BAYLE Dict. Crit. Averroës. Rem. H.

subsistent encore. Ce n'est point les sentimens intérieurs de VANINI que les Juges ont voulu punir, ce sont ses Enseignemens & sa Doctrine : Dès qu'ils étoient pernicieux à la Société, leur Auteur, n'ayant pas voulu se corriger, a mérité le dernier supplice. En vain ceux qui se sentent complices de son crime veulent en faire aujourd'hui l'Apologie.

BAYLE avoit avancé, dans ses *Pensées diverses*, que VANINI étoit un Home de mœurs très réglées & qu'il avoit été martir de son Opinion Philosophique ; on lui a montré que l'un & l'autre de ces faits étoient également faux, & il a été forcé d'en convenir.

Nous ne justifierons point les opinions du P. HARDOUIN, qui trouvoit des Athées par tout ; ses principes n'ont séduit personne. La docilité avec laquelle il les a désavouées & rétractées est une belle leçon pour nos Philosophes ; malheureusement ils n'auront jamais le courage de l'imiter.

Nôtre Philosophe passe à l'examen d'un autre paradoxe avancé par BAYLE, qu'une *Société d'Athées pourroit subsister*, & il entreprend de le soutenir. Le singulier de cette dispute, c'est qu'en reprochant une contradiction à ceux qui se sont élevés

contre cette proposition ridicule , il y tombe lui même sans s'en apercevoir. Nous le verrons bientôt.

Je ne sai, dit-il, comment M. BAYLE a pu oublier un exemple frappant, qui auroit pu rendre sa cause victorieuse. Examinons ces exemples, car il en apporte plusieurs.

Les Loix de MOYSE, il est vrai, n'enseignoient point une vie à venir; mais les Juifs craignoient les peines temporelles, & ce frein étoit très puissant. Remarquons d'abord l'affectation. 1°. L'exemple des Juifs est totalement étranger à la question; puisque loin d'être Athées, il étoient, de son aveu, les plus religieux de tous les Hommes. 2°. Il suppose une fausseté, que les Juifs ne croyoient & n'espéroient rien après la mort. Nous avons montré le contraire, Art. AME (). Nous n'imiterons pas les ennuieuses répétitions de notre Auteur.*

Mais chez les Gentils, poursuit-il, plusieurs Sectes n'avoient aucun frein; les Sceptiques doutoient de tout, les Académiciens suspendoient leur jugement sur tout; les Epicuriens étoient persuadés que la Divinité ne pouvoit se mêler des affaires des Hommes; &

(*) Voyez Journal Helvétique de Février 1765. page 456.

dans le fond ils n'admettoient aucune Divinité. Ils étoient convaincus que l'Ame n'est point une substance, mais une faculté qui naît & périt avec le Corps; par conséquent ils n'avoient aucun joug que celui de la morale & de l'honneur. Les Sénateurs & les Chevaliers Romains étoient de véritables Athées; car les Dieux n'existoient pas pour des Hommes, qui ne craignoient ni n'espéroient rien d'eux. Le Sénat Romain étoit donc réellement une Assemblée d'Athées, du tems de CESAR & de CICERON.

1°. Ceci est une contradiction évidente avec ce qu'enseigne nôtre Philosophe; (Art. RELIGION, seconde Question) que tous les Philosophes Babiloniens, Persans, Egyptiens, Scythes, Grecs & Romains admettent un Dieu Suprême rémunérateur & vengeur. Mais c'est le privilège de la Philosophie moderne de se contredire à chaque instant.

2°. Suposons pour un moment la vérité de tous ces faits, que plusieurs Sectes de Philosophes Grecs, tous les Sénateurs & les Chevaliers Romains étoient Athées, donc une Société d'Athées peut subsister; la conséquence est évidemment fausse. Il faut conclure seulement, donc des Athées peuvent subsister dans une Société où le Peuple a une Religion. Les

Philosophes, les Sénateurs, les Chevaliers faisoient-ils une Société particulière distinguée du Peuple d'*Athènes* & de *Rome*?

Quand on demande, *si une Société d'Athées peut subsister*, il est clair que l'on parle d'une Société où tout le monde seroit Athée, Grands & Petits, Homes & Femmes, Peuples & Magistrats, & il n'est pas moins certain, qu'il n'y en a jamais eû de telle dans le monde. Les Athées les plus déterminés, les Philosophes les plus incrédules se trouvent très bien de vivre avec des gens qui ont une Religion. Dans le tems même qu'ils déclament & qu'ils écrivent contre elle avec le plus de fureur, ils lui doivent la sécurité & le bien être dont ils jouissent. Le meilleur moyen de les punir seroit de les réunir tous & de les forcer de vivre ensemble; on verroit alors si des gens qui ne croient pas en Dieu sont fort propres à vivre en Société.

3°. Les faits que l'on avance sont-ils exactement vrais? Les *Académiciens* & les *Sceptiques* doutoient de tout dans leurs Ecoles; mais ils ne doutoient plus de rien dans la Société. Jamais un Philosophe ne s'avisa d'enseigner dans sa famille, qu'il étoit douteux si son Epouse lui devoit la fidélité, son Fils l'obéissance, son

Ami le secret, son Esclave la soumission. EPICURE adoroit JUPITER, ses Disciples fréquentoient les Temples, sans cela on les eût lapidés. Or il n'est pas question de savoir si des Athées peuvent vivre dans une Société où ils sont forcés de démentir continuellement leurs principes; mais s'ils seroient sociables dans le cas où ils seroient libres d'agir conséquemment.

Quand on dit que ces Philosophes n'avoient aucun Joug que celui de la Morale & de l'honneur; cela est faux d'abord, puisqu'ils étoient contraints de plier sous le joug de la Religion publique. D'ailleurs on devoit nous apprendre ce que c'est que la Morale parmi des Athées, & surquoi elle seroit fondée. •

Les Sénateurs, les Chevaliers Romains ne croyoient ni les Dicux ni les Enfers; ils n'atendoient rien après cette vie; ils entendoient dire de sang froid que *la mort n'est rien* &c. Mais le publioient ils dans les Assemblées du Peuple? Etoient-ils moins zélés à maintenir la Religion de l'Etat? Il en étoit des Grands à Rome, come des Philosophes parmi nous; il ne vouloient point de Religion pour eux-mêmes; mais ils en vouloient pour les autres: Ils comprennoient très bien, que sans ce lien salutaire, leur rang, leur fortune, leur vie

ne tenoit plus à rien. Ils professoient donc hautement, par leur propre conduite, la nécessité d'une Religion pour maintenir la Société.

Croirons nous encore, que les Esprits forts de Rome étoient plus constans & plus intrépides que ceux qui parlent aujourd'hui si haut parmi nous? BAYLE lui même a badiné sur le petit nombre de ces MESSIEURS qui persévèrent dans l'incrédulité jusqu'à la mort (*). L'on en a vu plusieurs, pour lesquels un accès de fièvre étoit la meilleure réponse à tous leurs argumens. Ils étoient alors sages, religieux, dévots jusqu'à la superstition.

Est il étonnant que des Homes, si peu d'accord avec eux mêmes, soient quelquefois sociables? Otez pour un moment la vanité, les passions, l'esprit de contradiction, Athées, Matérialistes, Deïstes, Sceptiques, Indifférens, seront les meilleures gens du monde.

Voilà come les exemples cités par notre Auteur rendent victorieuse la cause qu'il soutient; au lieu d'apporter de meilleures preuves que BAYLE, il n'a fait que raisonner un peu plus mal. Bientôt il rétractera encore tout ce qu'il vient de dire.

BAYLE

(*) Rep. aux quest. d'un Prov. Tom. I. c. 21. p. 163.

BAYLE, dit il, *examine ensuite si l'Idolatrie est plus dangereuse que l'Atheïsme, si c'est un crime plus grand de ne point croire à la Divinité, que d'avoir d'elle des opinions indignes; il est en cela du sentiment de PLUTARQUE; il croit qu'il vaut mieux n'avoir nulle opinion qu'une mauvaise opinion. Mais n'en déplaise à PLUTARQUE, il est évident qu'il valoit infiniment mieux pour les Grecs de craindre CERES, NEPTUNE, JUPITER, que de ne rien craindre du tout. Il est clair que la sainteté des sermens est nécessaire, & qu'on doit se fier d'avantage à ceux qui pensent qu'un faux serment sera puni, qu'à ceux qui pensent qu'ils peuvent faire un faux Serment avec impunité. Il est indubitable que dans une Ville policée, il est infiniment plus utile d'avoir une Religion que de n'en point avoir du tout.*

Cela est au mieux; & come des Athées n'auroient point de Religion du tout, il est clair qu'ils ne craindroient rien, qu'ils ne pouroient se fier les uns aux autres, qu'ils ne pouroient compter ni sur la sainteté des sermens, ni sur aucun engagement mutuel. Ils n'auroient entr'eux d'autre lien que l'intérêt actuel; or l'intérêt particulier étant plus puissant sur tous les Homes, que l'intérêt public, il est par lui

même une source de divisions & non pas un lien de Société, sur tout lorsqu'il n'y a aucun frein pour le retenir.

On fait que l'Auteur des *Pensées Philosophiques* avoit réchauffé le sophisme de BAYLE & de PLUTARQUE, & qu'il a déjà été réfuté dans l'*Esprit des Loix* & ailleurs (*).

BAYLE, selon nôtre Philosophe, devoit plutôt examiner quel est le plus dangereux du *Fanatisme* ou de l'*Athéisme*. *Le Fanatisme, dit-il, est certainement mille fois plus funeste; car l'Athéisme n'inspire point de passion sanguinaire, mais le Fanatisme en inspire; l'Athéisme ne s'oppose pas aux crimes, mais le Fanatisme les fait comettre.*

J'ose soutenir au contraire que l'*Athéisme* est mille fois plus funeste que le *Fanatisme*, & c'est l'opinion de MONTESQUIEU dans l'endroit cité. Qu'est-ce que le *Fanatisme*? C'est sans doute le zèle de *Réligion* poussé à l'excès. Qu'est-ce qui le porte à l'excès? Les passions auxquelles il sert de prétexte, la jalousie, l'ambition, l'intérêt, la vengeance. Tout le mal qu'il peut faire alors vient donc originairement des passions: Or l'*Athéisme* lâche la bride à toutes les passions humaines, & en sapant la *Réligion*, il brise le seul

(*) *Esprit des Loix* L. 24. Ch. 2.

frein capable de les retenir. Parce qu'un prisonnier furieux s'est servi de ses fers pour assommer son Camarade, dira-t-on qu'il auroit été moins redoutable, s'il n'eut pas été enchainé? Tel est le sophisme de ceux qui soutiennent, qu'il vaut mieux n'avoir point de Religion que d'en abuser quelquefois.

L'Athéisme, dit-on, n'inspire point de passion sanguinaire. Soit. Mais si un Home naturellement ambitieux & sanguinaire étoit encore Athée, concevons-nous de quoi il seroit capable & ce qu'on auroit à redouter d'un tel Monstre? *Le Fanatisme en inspire;* cela est faux; il est l'effet & l'instrument des passions, mais il n'en est pas la cause. Si les homes n'étoient pas naturellement intéressés, ambitieux, cruels, vindicatifs, ils ne seroient jamais fanatiques, ils n'abuseroient jamais de la Religion.

HOBBES, SPINOSA ont mené une vie tranquille & innocente: Cela est fort étonnant en vérité; réduits à dissimuler leurs vrais sentimens, à se cacher, à trembler sur leur sort, pouvoient-ils être tentés de mettre l'Europe en combustion? HOBBES & SPINOSA étoient d'ailleurs des Génies paisibles, des Caractères modérés; leurs Ecrits ne respirent point l'aigreur, la haine contre la

Réligion & contre les Sectateurs comé ceux de nos Philosophes. Si ces nouveaux Docteurs étoient armés du Glaive, ils renouvelleroient contre l'Eglise les excès de DIOCLETIEN & de NERON.

On dit que le *Fanatisme* a inondé de sang la *France*, l'*Angleterre*, la *Hollande*; cela est faux: C'est l'ambition des Grands, les intérêts de Cour, l'esprit féditieux, la vengeance. Nous avons pour garant un Home, que l'on n'acusera pas d'avoir voulu faire grace au Fanatisme. „ Examinez, dit-il, toutes vos précédentes „ Guerres, apellées Guerres de Réligion; „ vous trouverez qu'il n'y en a pas une „ qui n'ait eû sa cause à la Cour & dans „ les intérêts des Grands; des intrigues „ de Cabinet brouilloient les affaires, & „ puis les Chéfs ameutoient les Peuples „ au nom de Dieu (*). „ On fait très bien qu'il en a été de même en *Angleterre* & en *Hollande*.

Le raisonnement de nôtre Auteur est singulier: Des Ambitieux, des Brouillons, des Vindicatifs, armés en aparence d'un

faux zèle de Religion, ont causé les plus grands désordres; donc s'ils avoient été Athées ils auroient fait moins de mal. Sent-on le ridicule de cette conséquence?

Présentons encore l'Argument d'une autre manière. Il est moins dangereux pour un Etat quelconque d'avoir un ou deux Philosophes qui enseignent tranquillement l'*Atheïsme* dans leur Cabinet, que d'avoir à la tête des affaires des Brouillons armés d'un faux zèle; cela est incontestable: Donc en général l'*Athéïsme* est moins pernicieux que le *Fanatisme*. Est-ce là raisonner? Pour juger des effets que deux vices font capables de produire, il faut les placer dans les mêmes circonstances. Un Athée, qui extravague dans son Cabinet, peut être un Home sans conséquence; mais un Brouillon, un Home puissant, qui seroit Athée seroit capable de mettre l'Univers en combustion, sur tout s'il avoit à ses gages une Armée de ses semblables. Nôtre Philosophe va nous en faire l'aveu.

Le Sénat de Rome, dit-il, étoit presque tout composé d'Athées de théorie & de pratique, c'est à dire, qui ne croyoient ni à la Providence, ni à la vie future; ce Sénat étoit une Assemblée de Philosophes, de Voluf

tuéux, & d'Ambitieux, tous très-dangereux, & qui perdirent la République. Voilà donc la merveille qu'opérèrent la Philosophie & l'Athéisme. Ils perdirent la République; & l'on fait combien il falut répandre de sang pour en détruire jusqu'aux derniers restes. Or je demande, qu'est-ce qu'auroit pu faire de pis le Fanatisme le plus fougueux?

Nôtre Philosophe continue: *Je ne voudrois pas avoir à faire avec un Prince Athée, qui trouveroit son intérêt à me faire piler dans un Mortier; je serois bien sûr que je serois pilé. Je ne voudrois pas, si j'étois Souverain, avoir à faire à des Courtisans Athées, dont l'intérêt seroit de m'empoisonner; il me faudroit prendre au hazard du contrepoison tous les jours. Il est donc absolument nécessaire pour les Princes & pour les Peuples, que l'idée d'un Etre Suprême, Créateur, Gouverneur, Rémunérateur & Vengeur soit profondement gravée dans les Esprits. Assurément cela est nécessaire, sans cette idée, plus de principes de Morale, plus de force dans les Loix, plus de sûreté dans les engagements, plus de lien dans la Société. Et après un aveu si solennel, on soutient qu'une Société d'Athées peut subsister! Agréable Société où le Prince fera piler ses Sujets, où les*

Courtisans empoisonneront leur Souverain !
Que la Philosophie acorde tout cela si elle
peut.

*Il est absolument nécessaire pour les Prin-
ces & pour les Peuples, que l'idée d'un
Être Suprême, Créateur, Gouverneur, Ré-
munérateur & Vengeur soit profondément
gravée dans les Esprits. De quel crime se
rendent donc coupables les Philosophes té-
meraires, qui travaillent à étouffer cette
idée dans tous les Esprits, qui enseignent
que nous ne sommes pas certains si nous avons
une Ame, que la Liberté est un mot vuide
de sens, que la Doctrine contraire à celle
du Destin est absurde &c. principes qui
sapent par le fondement la croyance d'un
Dieu Rémunérateur & Vengeur ? Ne doi-
vent-ils pas être traités come des Empoi-
soneurs publics, & come les plus dange-
reux ennemis de la Société ?*

C'est avec raison que l'on conteste ce
que BAYLE a osé avancer, qu'il y a des
Peuples Athées. Indépendamment de ce
qu'observe nôtre Philosophe, que ces Peu-
ples ne nient point un Dieu, mais qu'ils
l'ignorent, que ce sont des Enfans & non
des Athées, il est certain que nous sommes
encore très mal informés des sentimens
& de la croyance de plusieurs Peuples bar-

baires ; que la plupart des Voyageurs qui en ont parlé n'avoient pas une conoissance suffisante du langage, des mœurs, & des pratiques de ces Nations chez lesquelles ils n'ont souvent fait qu'un séjour passager. Presque toutes les anciennes Relations se trouvent aujourd'hui contredites par le témoignage des Voyageurs mieux instruits. L'Histoire même des Voyages laisse encore bien des doutes à lever & des particularités à éclaircir.

Quelles conclusions tirerons-nous de tout ceci, dit nôtre Auteur ? Que l'Athéisme est un Monstre tres-pernicieux dans ceux qui gouvernent ; qu'il l'est aussi dans les Gens de Cabinet, quoique leur vie soit innocente, parce que de leur Cabinet ils peuvent percer jusqu'à ceux qui sont en place ; que s'il n'est pas aussi funeste que le Fanatisme, il est presque toujours fatal à la Vertu. Ainsi nôtre sage Maître prononce lui même son Arrêt. Ses Livres peuvent percer, & ne percent que trop jusqu'à ceux qui sont en place ; du fond de son Cabinet il leur donne des leçons d'Athéisme, c'est à dire, il leur apprend que nous n'avons rien à craindre ni à espérer après cette vie ; que nous ne pouvons pas être punissables, puisque nous ne sommes pas libres. L'on comprend quels effets peut pro-

duire cette belle Doctrine, & combien elle peut contribuer au bien de la Société.

Nous avons assez montré que l'*Athéisme* est encore plus fatal à la Vertu que le Fanatisme, qu'il est par conséquent plus funeste & plus pernicieux. Le Fanatisme n'a lieu que lorsque les Esprits sont d'ailleurs en fermentation; c'est une Fièvre passagère, dont les accès ne sauroient être fréquens & qui s'afoiblit par ses propres efforts: L'*Athéisme* est un poison lent, qui détruit le principe de la vie & dont les effets sont incurables.

Ajoutons sur tout, dit encore nôtre Philosophe, qu'il y a moins d'Athées aujourd'hui que jamais, depuis que les Philosophes ont reconnu qu'il n'y a aucun Etre végétant sans germe, aucun germe sans dessein &c. & que le Bled ne vient point de pourriture. Ceci est encore une répétition des *Pensées Philosophiques* (*); mais le fait n'est pas plus vrai pour cela. Selon la notion qu'a donnée nôtre Auteur, les Athées de théorie & de pratique sont ceux qui ne croient ni à la Providence, ni à la Vie future: Dieu n'existe pas pour des Hommes, qui ne craignent ni n'espèrent rien de lui. Tels sont ses principes. Or combien de Mé-

(*) N. 12.

créans, de *Matérialistes*, de *Sceptiques* font aujourd'hui dans ce cas! Malgré les sublimes découvertes de NEWTON & de tant d'autres, le nombre des Athées est donc plus grand aujourd'hui, qu'il ne fut jamais, & il ne tient pas à l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique*, qu'il n'augmente encore; c'est tout le fruit que peut produire la lecture de cet ouvrage.

Nous terminerons cet Article par les réflexions d'un Home, dont les Ecrits ne sont pas moins connus que celui dont nous faisons l'examen; le Lecteur ne sera pas fâché de voir aux prises deux Auteurs célèbres, dont les talens semblent aujourd'hui partager tous les suffrages; mais qui possèdent, dans un degré à peu près égal, celui de se contredire.

„ Le *Fanatisme*, quoique sanguinaire &
 „ cruel, est pourtant une passion grande
 „ & forte, qui élève le cœur de l'Home,
 „ qui lui fait mépriser la mort, qui lui
 „ donne un ressort prodigieux, & qu'il ne
 „ faut que mieux diriger pour en tirer
 „ les plus sublimes Vertus; au lieu que
 „ l'*Irréligion* & en général l'Esprit raiso-
 „ neur & philosophique atache à la vie,
 „ éfémine, avilit les Ames, concentre tou-
 „ tes les passions dans la bassesse de l'in-
 „ tèreè particulier, dans l'abjection du

27 *Moi* humain, & s'ape ainsi à petit bruit
 28 les vrais fondemens de toute Société;
 29 car ce que les intèrêts particuliers ont
 30 de comun est si peu de chose, qu'il ne
 31 balancera jamais ce qu'ils ont d'oposé.

32 „ Si l'*Athéisme* ne fait pas verser le
 33 sang des Homes, c'est moins par amour
 34 pour la paix, que par indifférence pour
 35 le bien. Come que tout aille, peu importe
 36 au prétendu Sage, pourvû qu'il reste en
 37 repos dans son Cabinet. Ses principes
 38 ne font pas tuer les Homes; mais ils
 39 les empêchent de naître, en détruisant
 40 les Mœurs qui les multiplient, en les
 41 détachant de leur espèce, en réduisant
 42 toutes leurs affections à un secret *Egoïs-*
 43 *me*, aussi funeste à la population qu'à la
 44 Vertu. L'*Indifférence Philosophique* res-
 45 semble à la tranquillité de l'Etat sous
 46 le Despotisme: C'est la tranquillité de
 47 la Mort; elle est plus destructive que
 48 la Guerre même.

49 „ Ainsi le *Fanatisme*, quoique plus fu-
 50 neste dans ses effets immédiats, que ce
 51 qu'on appelle aujourd'hui l'*Esprit Philo-*
 52 *sophique*, l'est beaucoup moins dans ses
 53 conséquences. D'ailleurs il est aisé d'é-
 54 taler de belles Maximes dans les Li-
 55 vres; mais la question est de savoir si
 56 elles tiennent bien à la Doctrine, si

» elles en découlent nécessairement; c'est
» ce qui n'a point paru clair jusqu'ici.
» Reste à savoir encore si la Philosophie,
» à son aise & sur le Trône, comanderait
» bien à la gloriole, à l'intèrèt, à l'am-
» bition, aux petites passions de l'Home,
» & si elle pratiqueroit cette humanité si
» douce, qu'elle nous vante la plume à la
» main. » *Emile. Tome III. p. 183.*





HERACLITE ET DEMOCRITE

VOYAGEURS.

Par l'Auteur des Contes Philosophiques.

LA Folie de ces deux Sages fût d'un genre bien opofé. On fait qu'HERACLITE s'affigeoit de tout, & que tout faisoit rire DEMOCRITE. Ils eurent une manière de voir & de sentir, en tous points différente. Ce fût auffi un motif très différent, qui leur fit parcourir plus d'un Climat. DEMOCRITE vouloit effayer s'il pouroit une feule fois prendre fon sérieux; HERACLITE s'il pouroit une feule fois perdre le sien.

Le hazard fit qu'ils se rencontrèrent à *Perfépolis*. HERACLITE s'étoit arrêté devant le superbe Palais des Rois de Perfe. Il verfoit de groffes larmes, en voyant la belle proportion des colones, la richeffe des ornemens, l'élégance des formes, la majesté de tout l'Edifice. Hélas ! difoit-il, voila bien la plus magnifique de toutes les Folies humaines ! Croit-on que ces murs fastueux puiffent arrêter au paffage la goutte, la fièvre, ou la mort. ?

Quelques éclats de rire vinrent le distraire de ces réflexions. Il regarde & voit un home, qui en éfet rioit, beaucoup en contemplant les mêmes objets qui le faisoient pleurer. Voila, *dit* HERACLITE, un de ces Etres d'autant plus à plaindre, qu'ils ne sentent, ni leur imperfection, ni leur délire. Il s'aproche du Rieur, l'interroge. Que trouvez-vous là de si réjouissant, *lui demanda-t-il*? Ce Palais colossal me paroît une de ces extravagances humaines, propres seulement à exiter la compassion. Point du tout, *reprit* DEMOCRITE, car c'étoit lui même; je trouve fort plaisant qu'un Home, haut tout au plus de trois coudées, exige que sa demeure en ait cent d'élévation. Il ne voit pas que ce Palais gigantesque le fait paroître encore plus petit. Vous avez raison, *disoit* HERACLITE, il faut avouer que l'Home est un être bien fragile & bien insensé? Je pleure sur lui depuis trente ans, & tout ce que je vois m'annonce que mes larmes ne sont pas prêtes à tarir.

P Quoi! *s'écria* DEMOCRITE *en riant*, ferois-tu cet éternel Pleureur, qui s'afflige de tout & ne profite de rien, ce triste Observateur, qui voit tout en noir? *Serois-tu* HERACLITE *enfin*? *Oui* je le

fuis, *répliqua ce dernier* ; mais si j'en crois mes soupçons, tu dois être ce DEMOCRITE, que tout fait rire, & qui eût toujours bone part à ma compassion.... Tant mieux, *interrompt le Cinique*, je fuis ce que tu soupçones, mais qui peut t'amener ici, n'as tu pas affés de quoi gémir sur tes Compatriotes ?.... N'as-tu donc plus à rire, sur les tiens, reprit HERACLITE ?... Enfin les deux Philosophes se firent part du motif de leur Voyage ; & il se trouva que jusqu'alors tous deux avoient inutilement voyagé.

Peut-être, *disoit HERACLITE*, les lieux que vous avez parcourus m'eussent ils été plus favorables ! DEMOCRITE pensoit la même chose de ceux qu'HERACLITE avoit visités. Ils prirent le parti de se raconter l'un à l'autre, ce qu'ils avoient observé chacun à part. Pour un tel récit, ils se rendirent dans un endroit plus comode ; & HERACLITE comença le sien, d'un ton lamentable & couroucé.

Je fuis né, *dit-il*, avec une sensibilité qui faisit tout, & que tout faisi. J'ai longtems pleuré sur les travers & les vices de mes Compatriotes. Je n'ai pû les réformer. En vain j'en parcourus les différentes classes ; & le Peuple, & ceux qui le gouvernoient, & ceux qui se croyoient affés instruits pour éclairer les uns & les autres, tous eurent

part à mes larmes. Un seul d'entr'eux, c'étoit un Philosophe, me parût un peu plus sensé que les autres. Il fuyoit les homes, & frondoit hautement leurs travers.

Aparemment, disois je, que lui même en est exempt. O Mortel né pour ma consolation ! J'acourus chez lui tout rempli d'espérance. Je trouvai mon Sage dans une colère éfroyable contre un Home qui l'écoutoit avec beaucoup de flegme. J'en fûs surpris. C'étoit un Peintre. Le Sage, qui avoit pour maxime de fronder tous les Arts, acusoit cependant cet Artiste de mal pratiquer le sien. Quelle caricature, s'écrioit-il, en contemplant d'un œil irrité certain Portrait qu'il tenoit à la main ! Ai-je donc les cheveux aussi longs, la barbe aussi courte, le regard aussi imbecile que vous me les suposez ? Il faut rectifier toutes ces bévues, & sur tout imiter le regard qui m'est propre, ce regard analogue au mépris que j'ai pour l'Espèce humaine. Surpris de ce discours je m'aproche & j'examine. Hélas ! *poursuivit* HERACLITE, *en sanglotant*, c'étoit mon Sage, qui se faisoit peindre ! Il regardoit come essentiel que sa phisionomie étroite & mesquine fût transmise fidèlement à la

Postérité.

Postérité. Quel monstrueux orgueil ! Quelle déplorable foiblesse !...

Il faut avouer, dit DEMOCRITE, en se pressant les côtés, que la chose est des plus risibles. Rien de si plaisant, que cette envie d'apprendre à ses Neveux, qu'on a eu le nez plus ou moins court, la bouche plus ou moins grande; qu'on eût deux yeux, ou qu'on fût borgne... Mais, poursuis le triste narré de tes mésaventures.

Hélas ! reprit HERACLITE, je voudrois bien pouvoir l'égayer; mais l'Espèce humaine fût y mettre bon ordre. Je quitai la fastueuse *Athènes*, pour me rendre à l'austère *Lacedemone*. J'augurois bien d'un tel contraste. LICURGUE, disois-je, fût doner un frein à l'orgueil, au luxe, à la cupidité; je n'aurai point à gémir sur ces vices dans sa Ville, & la saine des travers y est diminuée d'autant. J'arrive, & d'abord tout me confirme dans cette idée. Je n'aperçois que des Maisons grossièrement bâties, un Peuple grossièrement vêtu. J'assiste aux Repas publics, & je suis frappé de l'ordre & de la frugalité qui y régissent; mais je gémiss sur les Hommes, qui ne peuvent être ni réguliers ni sobres qu'autant que les Loix les y contraignent. Je vis aussi les jeunes *Spartiates*, mar-

quer une grande vénération pour les Vieillards. Ces derniers recevoient leurs hommages, moins come une déférence, que come un tribut. Hélas ! disois je en soupirant, d'où provient cet orgueil ? Est ce parce que ceux-ci ont vécu, & que les autres ont à vivre ?...

Il me semble voir, *interrompt* DEMOCRITE, un Tronc séché par les ans, qui dit à un Arbre vigoureux & fertile, Courbe toi pour me rendre hommage, par la raison que tu portes des fruits, & que moi je ne porte pas même des feuilles.

Je poursuivis mes recherches, *ajouta* HERACLITE, & je vis que l'enveloppe de la discipline couvroit dans cette Ville une infinité d'abus. Je vis dans les *Spartiates* un Peuple belliqueux; mais j'y aperçus moins d'Homes, que de Soldats. Ils habitoient un Camp, plutôt qu'une Ville. On eût dit que l'Enemi étoit sans cesse à leurs portes; ou plutôt ils n'avoient ni portes ni murs, afin de mieux provoquer les atakes de l'Enemi. Quel excès d'aveuglement, m'écriai je ?...

Dis plutôt, quel excès de ridicule ! *interrompt* DEMOCRITE. Ce n'est pas tout, reprit le triste Voyageur : La pauvreté d'un *Spartiate* ne sert qu'à nourrir son orgueil; il se croit fort supérieur à tout *Athémien*,

Uniquement parce qu'il est plus mal vêtu; que sa Maison fût bâtie par un Charpentier, & celle de l'*Athénien* par un Architecte; que son Mets le plus délicieux est la *Sauce noire*, tandis que l'autre épuisé pour sa Table tous les talens des Elèves de COMUS. Quant à lui il se permet d'affomer ses Elclaves pour son plaisir; de flageller en l'honneur de DIANE ses plus beaux Enfans; de jeter, pour leur bien; dans l'*Eurotas*, ceux qui sont nés contre-faits. Passe encore pour ce dernier point; il épargne, à ces jeunes Victimes, des soins, des travers & des malheurs. . . .

Tais toi, s'écria le Cinique; la folie des *Spartiates* n'est pas moins triste que la tienne. En voici une d'un genre plus raisonnable. Tu conois, sans doute, les *Sibarites*; ils sont du moins bons à conoitre. Il n'y eût jamais de *Licurgue* parmi eux. Le plaisir est la seule règle qu'ils consultent, la seule qui puillè les assujettir. Le principal soin de leurs Magistrats est d'ordonner des Fêtes & d'y procéder. Nulle discussion ne s'élève entre ces voluptueux Habitans. Tous s'aiment, parce que tous se croient nécessaires les uns aux autres; Le moindre d'entr'eux peut contribuer au succès d'un amusement, & c'en est assez

pour le rendre cher à toute la Nation. En un mot le seul nœud qui les lie est celui du plaisir ; mais ce lien n'en est que plus difficile à rompre. SIBARIS a des murs & des portes. Il est trop intéressant de n'être pas dérangé par l'Enemi au milieu d'un Banquet. Il est vrai que ces murs sont gardés par des Troupes étrangères. Un *Sibarite* ne se croit point fait pour braver l'ardeur du jour, ni les vapeurs de la nuit. Il est vêtu, chauffé, couché délicatement, & croit valoir plus que tout autre, quand il a le meilleur Cuisinier. Je fûs d'abord assés mal reçu dans cette Ville. Mon acoutrement fit détourner la tête aux Femmes, & m'atira les huées de tous les Homes. J'étois couru & montré au doigt. Mais quand les *Sibarites* s'aperçurent que je riois encore plus qu'eux, ils changèrent de conduite envers moi. Un d'entr'eux s'écria, qu'il feroit quelque chose de moi, puis-que je favois rire. Oh ! pour le talent de rire, lui dis-je, il en est peu d'entre vous qui puisse me le disputer. C'est là mon fort, & je ne pense pas qu'ici rien m'oblige à prendre mon sérieux. A ces mots l'on bat des mains, & chacun se dispute l'honneur de me décroasser. L'un m'apporte un Manteau de pourpre, l'autre une Tunique musquée :

Celui-ci veut que je chauffe des Brodequins délicats & fourés ; un autre ordonne qu'on me parfume. Arrêtez, mes Amis, leur criai je ; tenons nous come nous sommes : Vous êtes parfaitement bien pour moi ; je dois n'être pas mal pour vous.

Quoi ! me dit un *Sibarite*, en riant de toutes ses forces, tu crois pouvoir habiter parmi nous avec cette Barbe hérissée, cet Habit sale & grossier, cette infame Beface, ce ridicule Bâton ? Quoi ! repris-je en riant plus fort que lui, tu prétens que je dénature ce qui fait un des principaux apanages de l'Home ! Tu veux que j'endosse un Vêtement plus cher que tu ne voudrois m'acheter moi même ! Tu veux enfin que je renonce à ma Beface & à mon Bâton, mes deux fidèles Compagnons de Voyage ! Ignores-tu, que l'un m'épargne de la fatigue & l'autre des besoins ? Il n'est parmi nous, repliqua le *Sibarite*, ni besoins, ni fatigues. Et vous n'êtes pas tous morts d'ennui, repartis-je ? Il alloit repliquer. . .

Une jeune *Sibarite* l'interrompit. C'étoit une Veuve, & chez cette Nation, une Veuve jouit d'une liberté sans bornes. C'est à moi, dit-elle, qu'il appartient de polir cet Qurs, Qu'on me le cède, & je

faurai bien le réduire. On applaudit beaucoup au discours d'*Afrosie*, c'est le nom de la Veuve, & je fus des l'instant même livré à sa discipline. Tu présumes bien qu'elle n'étoit pas rigoureuse. Je voyois à mes ordres une Troupe d'Esclaves, que mes ordres n'employèrent jamais. Je n'en étois pas moins bien servi. Chacun d'eux avoit son emploi particulier. L'un étoit l'Esclave de mes cheveux, l'autre celui de ma barbe, un troisième celui de ma bouche, un quatrième celui de ma tunique, un cinquième celui de mes brodequins; enfin presque chaque partie de mon corps avoit à ses ordres un ou plusieurs de ces Individus

Quelle absurdité ! Quelle tyrannie ! s'écria *HERACLITE*; mais je pleure sur toi encore plus que sur ces malheureux.

Et moi, *repliqua l'Abderitain*, je riois beaucoup de tout ce qui te fait pleurer. Je m'aperçûs même que mes esclaves prenoient assez bien leur revanche. Ils s'égayoient à mes dépens, come tout Esclave s'égayé aux dépens de ses Maîtres. Pour *AFROSIE* elle s'applaudissoit du fruit de ses soins, & ne doutoit pas que je ne pusse devenir un galant Homme. Elle même travailloit de son mieux à ma perfection. J'en ris encore; mais il ne faut rien taire.

je prenois goût aux attentions d'AFROSIE. Il est difficile que celles d'une belle Femme nous déplaisent ; & de tous les ridicules dont le Sexe est entiché, c'est un de ceux que je lui pardone le plus volontiers. AFROSIE, d'ailleurs, songeoit moins à me plaire qu'à me changer. Elle vouloit mériter à ce prix les suffrages des *Sibarites* ; & bien tôt elle me jugea digne de paroître à leurs yeux.

Ce fût pour toute la Ville un jour de Fête. C'en fût un pour moi même. J'allois doner un Spectacle aux *Sibarites*, & ils acouroient en foule me le rendre. A peine je parus, que les applaudissemens, les acclamations se firent ouïr de toutes parts. J'y répondis à ma manière. On m'entoure, on me félicite, on me couronne de fleurs, on me promène, en chantant les louanges d'AFROSIE ; enfin l'on décerne à cette jolie Veuve une des premières places dans les Jeux publics, & dix jeunes Esclaves plus beaux qu'ANTI-NOUS, avec le droit d'essayer la première toutes les modes & les fantaisies nouvellement imaginées.

Et toi ! lui demanda tristement HERACLITE, quel fût ton lot ?

J'allois, reprit le Cinique, être admis

au nombre des Citoyens; on alloit me designer Intendant des menus plaisirs du Peuple. Arrêtez, mes Amis, leur dis-je, la Farce n'a déjà que trop duré. Continuez, j'y consens, le rôle qui vous est propre; je vais reprendre le mien. Alors je recamai ma première dépouille & me disvofai à quitter celle que j'avois endoffée. On murmure de la proposition; mais un Peuple voluptueux est comunément traitable. On finit par trouver ces métamorphoses plaisantes. J'obtins ce que je demandois, & je fûs acompagné, jusqu'aux ports de la Ville, avec des huées, que je rendis bien aux Rieurs.

Je visitai, continua DEMOCRITE, plusieurs autres Villes de la *Grèce Italique*. Nulle ne ressembloit à *Sibaris*; mais toutes se ressembloient. Toutes louoient l'ordre & manquoient d'ordre. Les sotises s'y commettoient plus gravement; mais c'étoit toujours des sotises, & qui pis est, des sotises uniformes, telle que je les avois remarquées dans la Ville qui fût mon Berceau. Je m'arrêtai à *Siracuse*. Les chants de victoire s'y faisoient ouir de toutes parts. On y célébroit la défaite des Carthaginois, ennemis dangereux de cette République. Le hazard me fit aboucher avec un des principaux Personages

de cette Ville; c'étoit un Sénateur, un Noble. Que MARS & NEPTUNE en soient loués, s'écria t-il, je ne ferai point confondu parmi la vile Populace; je ferai toujours des Maitres de ce Peuple, qui croira toujours être libre. Entre nous est-il fait pour l'être? ajoutoit le Sénateur. Est-ce au pied fervile à marcher sans que l'œil le dirige? Mais, lui disois je, le Général, qui vient de battre vos Enemis, n'est-il pas né parmi le Peuple? Qui, répondit le Noble, mais dès l'instant qu'il ne nous sera plus nécessaire, nous saurons bien le remettre à sa place.

Come il parloit ainsi, on publia, que ce Général vouloit être Roi, & qu'il feroit tomber toutes les têtes qui refuseroient de se courber devant lui. Coment donc, s'écria le Sénateur, ma tête elle même n'en seroit pas exemte? Oh! je vais y mettre bon ordre. Sans doute, lui dis-je, que vous allez remettre le Fils du Pôtier à sa place. Il m'avoua naturellement qu'il y apercevoit quelques difficultés. Avouez de plus, ajoutai-je, que vous en trouveriez moins à devenir Pôtier vous même, s'il l'exigeoit?... Mon Ami, interrompit le Noble, il faut que je vous quite; je ne veux pas être des derniers à le féliciter; je vais préparer ma harangue.

Durant ce discours HERACLITE versoit

beaucoup de larmes. Sans doute, lui dit DEMOCRITE, que tu gémisses de la foiblesse du Sénateur, & de l'orgueil de l'Artisan; Pour moi je ris de l'un & de l'autre. Et moi, reprit HERACLITE, je pleure sur vous trois: Mais écoute un récit non moins lamentable.

Fatigué de n'avoir vu dans les Villes que luxe, oisiveté, jalousie, oppression, cabale, fureurs, je résolus de m'arrêter dans un simple Village. Là, me disois-je, habite au moins le repos. L'Homme y traîne, avec moins de fracas, le poids de son inutilité. Rien n'y peut tenter l'ambition, & dès lors nulle jalousie, nulle intrigue, nulle haine, encore moins d'orgueil; en un mot l'Homme est-ici moins à plaindre qu'ailleurs, & pourra donner trêve à ma compassion. Hélas! poursuivit HERACLITE, à peine étoit je arrivé dans ce Village que je fus bien détrompé! Tout y étoit en rumeur. Les Habitans formoient deux partis opposés l'un à l'autre. On crioit, on se menaçoit, on eût dit qu'il s'agissoit de choisir le principal Magistrat d'une puissante République. Le croirez vous? Il s'agissoit de nommer l'Elite de ce chétif séjour! La plus nombreuse cabale eût l'avantage; son Protégé fut élu. Je voulus questionner celui qui n'avoit pu l'être.

Il s'éloignoit d'un air triste & pensif. Quel peut être, lui dis je, le motif de vos regrets? Que venez-vous de perdre? Qu'espérez vous acquérir? J'espérois, me dit-il, fortir de la dépendance & avoir des dépendans. Depuis bien des années je cultive la terre, & je me conforme aux usages du lieu que j'habite: J'ai acquis de l'aifance par mes travaux, & de l'estime par cette aifance. On me consulte, & mes conseils sont presque toujours suivis. Enfin, j'ai une Famille nombreuse & qui m'est soumise; une Femme que j'aime & qui me fût toujours fidèle.... Et avec tout cela, interrompis-je, vous n'êtes pas heureux? Non, reprit le Villageois, j'avois besoin pour l'être de ce que je n'ai pû obtenir; mais je ne puis oublier cet affront: Je vais habiter le Village le plus voisin. Là, j'espère, avec de l'intrigue & quelques libéralités, réussir à m'emparer de la première place. Vous sentez bien, ajouta HERACLITE, qu'un tel discours dût me coûter des larmes. Le Villageois m'en fût gré; il alloit m'en remercier. Vos remerciemens sont superflus, lui dis-je, je pleurerois sur vous bien d'avantage si vos projets eussent réussi.

J'avoue, dit DEMOCRITE, que le trait est risible; mais après tout, chacun n'a-t-

il pas sa petite ambition? Celle du Citadin, qui veut asservir trente mille Citadins, n'est autre chose que celle du Villageois, qui veut dominer sur une centaine de ses pareils. Tous deux sont bien à plaindre, dit HERACLITE en soupirant. Dis plutôt que tous deux sont bien ridicules, reprit l'*Abdérain*; mais ce ridicule se retrouve à chaque pas que nous faisons sur l'assemblée d'Atomes qui nous supporte. Plus on parcourt notre foible Planète, & moins on trouve de différence entre les Homes. Crois-moi, cette Ville immense est une espèce de monde en raccourci: Bornons toutes nos recherches à la bien étudier. Si, après cet examen, tu pleures & que je rie encore, il faudra nous résoudre à finir come nous avons comencé.

Non loin de là ils aperçurent le principal Temple de *Persépolis*. A n'en juger que par son extérieur, il étoit peu digne de ce titre. C'étoit un monument de l'ignorance & de la piété des anciens *Persans*. Quel ridicule assemblage d'ornemens grossiers! disoit HERACLITE.... Eh, mon Ami, interrompit son Compagnon, qu'importe à la gloire des Dieux la mal-adresse des Homes? Les premiers seront toujours grands, les seconds toujours petits. Ce Temple, il est vrai, honore peu cette Capi-

tales ; mais fût il supérieur à celui d'*Ethèse*, crois-tu qu'OROMASE s'en trouvât plus honoré ?

Après quelques autres observations de cette nature, nos Voyageurs se souvinrent, qu'ils cherchoient plutôt des Homes que des Edifices. Ils jugèrent que les lieux les plus fréquentés étoient les plus propres à féconder leurs vues. Cette réflexion les conduisit à une promenade, qui étoit le rendez-vous de la plus brillante partie des Citoyens. Presque tous ne s'y montroient que dans des Chars, & les plus bisares pour la forme étoient les plus admirés. Nos Voyageurs en virent un qu'on admiroit pour sa magnificence. L'or, les pierreries, les peintures les plus voluptueuses contribuoient à le décorer. Une jeune *Persane* le décoroit encore d'avantage, par l'élégance de sa personne, de sa parure & de son maintien. Elle atiroit les regards de tous les Homes, & même ceux des Femmes : Il est vrai que l'intention diféroit dans les deux Sêxes. Les Homes aprouvoient ; les Femmes censuroient. HERACLITE, qui étoit de l'avis des dernières, s'informa des qualités de celle qui atiroit ce concours. Son rang n'est rien, lui répondit-on ; mais vous voyez que sa personne est quelque chose.

Elle a déjà eû l'honneur de ruiner quelques Grands , & même quelques Petits plus riches que ces Grands. C'est là , je crois , vous instruire à fond du titre qu'on peut lui donner. Mais , dit alors DEMOCRITE , sans doute qu'elle est seule ici de sa profession ; je vois presque toutes les Femmes la regarder de mauvais œil. Je crois bien , reprit le *Persan* , que plusieurs désapprouvent la source de tant de luxe ; mais beaucoup d'autres le lui envient ; elles oublieroient facilement l'irrégularité de sa conduite , si sa parure étoit moins régulière.

Et cet autre Char si brillant , demanda DEMOCRITE , qu'un tel discours ne rendoit pas sérieux , quel est le personnage qui le remplit ? C'est sans doute un de vos Satrapes. J'admire l'élégance de son Cocher. Avec quelle adresse il dirige les rênes ! Avec quelle grace il fait jouer son fouet !. . . Apprenez , reprit le *Persan* , que c'est un Satrape , qui conduit son Cocher , & qu'il est en éfet le plus habile Cocher d'entre tous nos Satrapes. On dit , que chez vous autres Grecs , il est un jour dans l'année où les Esclaves sont servis par leurs Maitres : Ici , tous les jours de l'année , un Maitre a l'humanité de promener ses Esclaves.

Après tout , disoit HERACLTE , peu im-

porte lequel des deux conduise l'autre : Je n'y vois d'autre abus, que celui d'un Home servi par un Home. Pour DEMOCRITE, il trouvoit fort plaissant, qu'un Maître n'eut un Cocher que pour avoir l'avantage de le devenir lui même. Il vit que ces métamorphoses étoient des plus à la mode ; il vit que la mode en produisoit beaucoup d'autres. On lui fit voir un jeune Elève de THEMIS, qui eût pû égaler CASTOR à la course du Char ; & un Disciple d'ESCULAPE, qui se connoissoit mieux en Chevaux que le Centaure NESSUS.

Hé bien ! dit en pleurant HERACLITE à son Associé, qui rioit à peu près comme HOMERE fait rire les Dieux, qu'atendons nous de plus ici ? De nouveaux ridicules, répondit ce dernier, mais cherchons un autre point de vue. Ce lieu n'est pas le seul où les *Persépolitains* s'assemblent : Viens pleurer sur d'autres genres de travers.

Ils arrivèrent dans une Rue étroite, où beaucoup de Chars & un plus grand nombre de gens de pied se disputoient le passage. Ils pénétrèrent, non sans quelque péril, jusqu'au lieu où cette multitude vouloit se rendre. C'étoit une Sale de Spectacle. Nos deux Philosophes parurent étonnés de l'affluence qu'elle rassembloit.

Nous allons, dit le Cinique, entendre des choses bien sublimes ou bien absurdes ; il n'y a que ces deux extrêmes qui puissent faire ainsi courir les Hommes. A l'égard du sublime, j'y crois fort peu

J'y crois encore moins, reprit HERACLITE, mais n'importe, attendons. Ils attendirent en éfet plus qu'ils n'avoient prévu ; ce qui atrista l'un & divertit l'autre. Enfin la Pièce comença & fût très aplaudie. Comment l'avez vous trouvée, demanda un Persan à DEMOCRITE ? Je n'en ai pas compris un seul mot, répondit le Philosophe. Ni moi non plus, ajouta le *Persan*. Vous l'avez cependant bien aplaudie, repliqua l'Abdéritain Eh ! qu'est ce que cela prouve ? Est il besoin d'entendre une Pièce pour l'applaudir ? Voyez toute cette assemblée ; elle n'y a pas plus compris que vous & moi : A t elle pour cela négligé de battre des mains ? Ce discours fit rire DEMOCRITE. Au moins, dit-il, apprenez-moi quelle langue on vient de nous parler ? C'est de l'Egiphtien, répondit l'Habitant de *Persépolis*. Depuis un Siècle & plus, il est d'usage parmi nous d'avoir une Comédie Egiphtienne, & de l'applaudir, sans l'entendre. A ces mots HERACLITE soupira douloureusement. Consoléz-vous ;

lui

lui dit le *Persépolitain*, on va vous donner une Pièce, dont vous entendrez les paroles, & une Musique, dont vous ferez les images. Tout y est peint, & ce que vous entendrez, vous croirez le voir.

Après une bruyante ouverture, où les deux Philosophes n'aperçurent aucune image, ils prêterent l'oreille, & crurent qu'on leur parloit encore Egiptien. Le *Persan* les détrompa. C'est donc quelque autre langue étrangère, lui dit l'*Abdérain*, car je l'entens aussi peu que celle d'*Egypte*. Je ne l'entens guères d'avantage, reprit celui qui l'interrogeoit; mais je vous certifie que nos Villageois & nos Pâtres la trouveroient fort intelligible.... C'est dommage, dit DEMOCRITE, que vos Pâtres & vos Villageois ne composent pas la moitié de cet Auditoire, ils expliqueroient les paroles à l'autre moitié; par ce moyen la Pièce seroit entendue de tout le monde. Ecoutez, lui dit le *Persan*, cette Ariette à grande symphonie. En effet, toute la symphonie se fit entendre, pour accompagner un Paysan, qui étoit supposé chanter seul à l'écart. L'*Abdérain* demanda si les Paysans de *Perse* ne chantoient jamais qu'avec l'atirail de tous ces instrumens? Son officieux Voisin lui répondit; que c'é-

toit à deſſein de produire de l'éfet, des tableaux. Je n'y vois rien de tout cela, répondit DEMOCRITE ; mais j'y vois que vous êtes conféquens : Vous transportez au Village une Muſique de Cour, & à la Cour le Jargon du Village : Il faut avouer, que la compensation eſt exacte. J'approuve beaucoup auſſi qu'il ait parlé quand il ſe portoit bien, & qu'il chante maintenant, qu'il ſe croit malade. Il eſt ſuperflu d'avertir que DEMOCRITE rioit en parlant ainſi. Le *Persan* voulut en faire honneur aux bones plaifanteries de la Pièce. Le *Cinique*, pour toute répoſe, lui montra ſon Compagnon, qui pleuroit à chaudes larmes.

On leur parla d'un autre Spectacle, nommé par excellence le Spectacle de la Nation. *Democrite* demanda, ſi on y parloit la Langue nationale ? Du mieux que l'on peut, lui répondit quelqu'un : Elle y eſt bien quelquefois miſe à la torture ; mais ce Théâtre offre une foule de Chefs-d'œuvres auſſi purement qu'éloquemment écrits. Nos deux Voyageurs s'y rendirent le jour ſuivant. L'affluence y étoit prodigieufe. On alloit réprésenter une Tragédie nouvelle, & chacun vouloit contribuer à ſon succès ou à ſa chute. Presque tous, même ſans conoitre l'ouvrage,

prenoient d'avance parti pour ou contre. Que je vais sifler, disoit un jeune Homme en se frotant les mains ; je veux que cette misérable Pièce ne soit pas achevée. La conoissez-vous, lui demanda un autre jeune Persan ? Point du tout, reprit le premier ; mais qu'est ce que cela fait ? Je suis venu précisément ici, pour la trouver mauvaise. Je ne la conois pas plus que vous, repliqua l'autre ; mais je prétens, moi, qu'elle réussisse : On m'a prié de la protéger, & je me suis arrangé en conséquence ; nous sommes ici une petite Armée distribuée par pelotons.... Fort bien ! Mais vous verrez votre petite Armée battue par une plus grande, je vous en avertis.... C'est ce qu'il faudra voir. En tout cas, les fraix de la guerre ne retomberont que sur l'Auteur.

DEMOCRITE écoutoit en riant ce dialogue. Il voulut savoir d'un troisième Spectateur, s'il étoit de l'un ou de l'autre parti. Je ne suis d'aucun, répondit ce dernier ; je suis du nombre des Spectateurs indifférens ; j'espère néanmoins que la Pièce tombera ; ce qui est toujours très amusant pour quiconque ne l'a point faite. Le Philosophe eût lieu de juger, que tous ceux qu'on nommoit Spectateurs

indifférens pensoient à peu près comte ce lui-là. Il n'étoit pas d'humeur de les blâmer ; mais il en conclut , qu'un Auteur qui entreprenoit de faire pleurer tant de gens , malgré eux , méritoit bien qu'on rit à ses dépens.

La Pièce comença. Elle péchoit par le tissu , par l'intérêt , & en général par le stile. Les deux partis , les Protecteurs & les Oposans , s'examinèrent de leur mieux. Les premiers batoient des mains à chaque Vers un peu *brillanté* ; les seconds crioient , *Paix la Cabale !* Quant au troisième parti , il restoit encore dans le silence & l'inaction ; mais à la fin du troisième Acte , il s'étoit joint aux Oposans , & avant la fin du quatrième , les Protecteurs n'osoient plus se montrer. DEMOCRITE rioit de tout ce qu'il voyoit & entendoit. HERACLITE pleuroit amèrement. *Quoi ! Vous avez le front de trouver cela beau !* lui dit un des Oposans. Point du tout , répondit le Philosophe , je pleure sur vous , sur l'Auteur , sur la Pièce , & même sur la mesquinerie de votre sale. Tout cela n'est-il pas en effet digne de pitié ?

A cette malheureuse Pièce , on fit succéder une petite Comédie agréable & piquante. On lui rendit justice ; on l'applaudissoit généralement , parce que son Au-

teur ne vivoit plus. Ce fût du moins la réponse qu'on fit à DEMOCRITE, lors qu'il demanda la cause de cette unanimité de suffrage. Quoi ! s'écria le Cinique, un Auteur n'a pour objet que la vaine gloire, & ce n'est que dans la tombe qu'il peut recueillir cette fumée ! Avouez que la manière d'écrire est bien risible. En même tems DEMOCRITE aperçût un jeune Home des plus élégans, qui aplaudissoit beaucoup à une tirade contre la fatuité. Il s'informa qui il étoit. C'est, lui répondit on, le plus grand fat que *Persepolis* renferme, & certainement elle en recèle un grand nombre.... Mais pourquoi donc applaudit-il à la censure de ce travers?... Dites plutôt, reprit le *Persan*, qu'il brave cette censure, qu'il veut qu'on la lui applique, & qu'il seroit fâché qu'on ne l'en crût pas l'objet. D'ailleurs il a des vues sur l'Actrice qui vient de parler; il espère, en l'applaudissant, être admis au bonheur de se ruiner pour elle.

Ils visitèrent aussi quelques Artistes, & s'aperçurent, que rarement la culture des Beaux Arts inspiroit la modestie. N'est-il pas bien risible, disoit DEMOCRITE, qu'un Home, pour avoir imité, sur la toile, ou sur le marbre, la ressemblance d'un

Personage, qui n'aura souvent été qu'un sot, se croie lui même un Etre supérieur aux autres Hommes ? HERACLITE alloit répondre, quand ils furent abordés par un Home, qui s'anonça pour un Sculpteur célèbre. Messieurs, leur dit il, ma fortune est en train, mais il dépend de vous de la rendre encore plus prompte. Volontiers, répondit DEMOCRITE, que le mot seul de fortune faisoit rire; parlez, de quoi s'agit-il? Vous saurez, reprit l'Artiste, que je me suis fait un genre à part, & qui plait beaucoup à mes Compatriotes. Ils se ruinoient pour des Magots, qu'on faisoit venir à grands fraix de l'extrémité des *Indes*. J'ai trouvé l'art d'imiter ces Magots; j'ai même sù copier des objets encore p'us grotesques, & j'ai la consolation de voir mes ouvrages faire les délices de cette Capitale; mais je pourrois, d'après vous, enfanter deux Chefs d'œuvres bien supérieurs à tous ceux là. Daignez donc, ajouta humblement l'Artiste, souffrir que je vous *modele*, ou que je vous *croque*, & je promets d'avance à vos deux Copies le haut bout sur toutes les cheminées de *Persépolis*.

Une proposition si ridicule fit pleurer abondamment HERACLITE, & jettes de grands éclats de rire à son Compagnon

de Voyage. Ils n'en parurent que plus pittoresques aux yeux du Sculpteur. Bon ! s'écria-t-il , à merveille ! Vous voila précisément come je le desire ; vous formerez deux pendans admirables ! Il redouba ses sollicitations , & promit d'être reconnoissant. Mes Confrères , disoit-il , ont pour modèles de jeunes Beautés qu'ils paient assés mal : Moi , au contraire , je ne copie que ce que l'espèce humaine offre de plus bizarre , & je récompense largement mes Originaux. Il est bien juste , après tout , qu'ils aient part au gain que me fait faire le débit de leur figure. Tous ces détails ne servoient qu'à redoubler les ris & les pleurs de nos deux Philosophes. L'Artiste reconut qu'il n'obtiendroit rien , & s'éloigna , non moins affligé qu'HERACLITE lui avoit paru l'être.

Nos deux Voyageurs firent d'autres recherches aussi infructueuses que les premières. Ils ne virent que des Maris presque ignorés de leurs Femmes ; des Femmes qui n'avoient conservé que le nom de leurs Maris ; de jeunes Beautés qu'on trahissoit & qui prenoient bien leur revanche ; des Rivaux qui s'embrassoient ; des Amis qui se déchiroient ; de l'indulgence & nulle bonté ; des égards & point

d'estime ; plus d'amusement que de plaisirs ; plus d'inconstance que de variété. Celle de la Mode, je veux dire son inconstance, les surprit beaucoup. Ils se crurent un jour dans une autre Ville, sans avoir quitté les murs de *Persépolis*. Tous les Habitans avoient changé de costume, & sembloient former une autre Nation. Quelques uns trouvèrent même fort mauvais que les deux Philosophes ne suivissent pas l'étiquette. On devine bien comment l'un & l'autre répondirent à ce reproche. L'un rioit & l'autre pleuroit encore, quand un *Persépolitain*, qui suivoit la nouvelle mode, s'approcha d'eux, & voulut savoir ce qui les affectoit si différemment. Ce sont vos ridicules, répondirent nos Voyageurs ; ils en vinrent même jusqu'à lui détailler les motifs de leur Voyage. Le *Persan*, très surpris de ce qu'il venoit d'entendre, ne fût d'abord s'il devoit rire ou pleurer de la folie de ces deux Homes. Il aima mieux essayer de la guérir. Daignez me suivre, leur dit il, & peut être vous avouerez, que tout n'est pas folie dans ce monde. Ils le suivirent, sans beaucoup espérer qu'il les détrompât. Ils arrivèrent dans une Maison d'apparence modeste, mais intérieurement propre, décente & comode. Vous voyez, leur dit-il, ma demeure ;

Je ne la veux ni plus vaste, ni plus ornée, mais je regretterois qu'elle le fût moins. J'ai une Table affés bien servie; mais où l'intempérance ne s'affied jamais: J'ai quelques notions de certains arts, & je les cultive par délassement. Voila, poursuivit il, douze Tableaux regardés come excellens, car je n'en veux point de médiocres: Voilà une Bibliothèque peu nombreuse, mais choisie, & de laquelle je fais usage: Voilà quelques Instrumens d'Astronomie, Science à laquelle je ne me livre qu'avec précaution. Regardez ce Jardin; il réunit l'agrément à la fertilité: Un de mes plaisirs est de le cultiver en partie moi même, d'arroser ces fleurs & de les voir éclore, d'élaguer le superflu de ces Arbres & d'en recueillir les fruits. Voici un Arbrisseau, que je plantai moi même pour consacrer un souvenir qui m'est bien cher. Cet Arbuste croit, il aquier chaque jour plus de consistence, plus de solidité; il est en tout point l'image de mon bonheur! Voyez, ajouta le jeune *Persan*, qui s'étoit ému en prononçant ces dernières paroles; voycz le Salon qui termine ce Jardin; j'y rassemble, aussi souvent qu'il m'est possible, quelques Amis sincères & mes égaux....

Des Amis! s'écria le Cinique, avec un sourire amer, Des Amis! répétoit HERA-

CLITE, en soupirant. Oii, des Amis ; reprit le *Persan*, avec une sorte d'indignation : Avez vous aussi le malheur de ne pas croire à l'amitié ? Nos Philosophes ne répondirent point à cette question ; mais l'un rioit & l'autre pleuroit. C'en est trop, s'écrie à son tour le sage *Persan*, il faut vous convaincre, qu'il existe un sentiment supérieur encore à l'amitié ; mais que des *Misanthropes* tels que vous croyent en ore plus rare. A ces mots il leur fait signe de le suivre, & les conduit dans un Apartement un peu séparé du reste. A peine il y parût, que deux tendres Enfans acoururent à sa rencontre, en l'appellant du doux nom de Père ; une Femme, d'une rare beauté, le regardoit sans rien dire, mais ce regard disoit tout ; c'étoit l'expression de l'amour même ; & jamais deux yeux ne parurent plus dignes de l'inspirer. Le croiras-tu, ma chère FATME', lui disoit son Epoux ? Ces deux Etrangers doutent, que l'amour ait jamais habité dans nos murs ; ils doutent que lui & le bonheur existent même dans l'Univers. C'est qu'ils n'ont pas nos cœurs, lui répondit FATME', autrement ils croiroient au bonheur & à l'amour.

Aprochez, dit l'heureux *Persan* aux deux Philosophes incrédules ; jugez vous même si mon bonheur est une chimère. FATME'.

ait le premier hommage de mon cœur, & cet hommage la rendit sensible pour la première fois. Son amour égala bientôt le mien; nous n'éprouvâmes que les obstacles propres à augmenter les desirs & non à détruire l'espérance. Rien n'a depuis traversé notre union, & tout contribue à la resserrer : L'estime entre nous produit la confiance : J'aime sans être jaloux, & FATME', d'ailleurs, fuit toutes les occasions de plaire à d'autres. Je voudrois que tout l'Univers conût ce qu'elle vaut; elle voudroit être ignorée de tout l'Univers. Enfin, ces Enfans, ces tendres fruits d'un Himen fortuné, en multiplient les nœuds; ils nous font éprouver le sentiment de la Nature, aussi doux que celui de l'amour même, & qui l'augmenteroit s'il pouvoit être augmenté en nous.

Durant ce discours FATME' versoit des larmes de tendresse, & HERACLITE des pleurs de compassion. Hélas! disoit-il, voilà bien le plus malheureux Couple qui existe ici bas. Si tout cet amour est vrai, comment l'un soutiendra-t-il la perte de l'autre? Et cependant cette perte peut arriver dès demain! Des demain un de ces Enfans peut tomber du haut de ce Perron, ou être écrasé par la chute de ce mur! Je fors, poursuivit-il, car les sanglots sont prêts à

me sufoquer. Il sortit en éfet. Pour DEMOCRITE, il avoit d'abord cessé de rire à l'aspect de FATME' : Il ne trouvoit pas qu'il fût ridicule à son Epoux de la croire belle, mais la confiance du *Persépolitain* lui rendit toute sa gâité. Quoi, disoit-il, à voix basse, parce qu'un Arbre a évité, durant cinq ans, d'être frapé de la grêle, il s'en croit exempt pour toujours ! Il ne faut qu'un moment pour lui apprendre que sa tête n'est pas plus sacrée que celle d'un autre. En achevant ces mots, il sortit avec précipitation, & alla rire à son aise auprès d'HERACLITE, qui achevoit de pleurer.

Le *Persan* resta convaincu pour jamais, qu'on ne persuadoit rien à des Philosophes. La belle FATME' n'entendit point le propos du Cinique. L'augure d'HERACLITE l'avoit éfrayée, mais elle se rassûra. Il n'arriva nul malheur à ses Enfans ; il ne grêla point sur l'Arbre. Les deux Epoux vécurent long - tems, & ne changèrent point de conduite. Les deux Philosophes mirent fin à leurs épreuves, & ne changèrent point de sistème.





LIVRES NOUVEAUX.

V OYAGES de MILORD CETON *dans les Planètes, ou le Nouveau Mentor, traduit par Mad. R. R. A la Haye, & se trouve à Paris chez DUCHESNE, Rue St. Jacques 1765. quatre Parties in 12. qui seront suivies de trois autres.*

LA Fiction ingénieuse, dont on vient de lire le titre, renferme une critique juste & délicate des défauts & des vices du Globe terrestre. Les noms de chaque Planète désignent le caractère de leurs Habitans. La Lune est un Monde vain & frivole, rempli de Petits-Maitres & de Petite-Maitresses, de Gens que le goût de la nouveauté domine &c. Les Habitans de MERCURE sont uniquement occupés à sacrifier au Dieu de l'Or & des Richesses. VENUS est habitée par des Voluptueux & des Epicuriens. Les Citoyens de MARS sont des Héros, des Guerriers & un Peuple Militaire. Le SOLEIL est le Monde des Savans. JUPITER celui des Nobles. SATURNE représente le Siècle d'or, cet heureux Temps où régnoient la Candeur & l'inocente Simplicité. Te

est le plan de l'Ouvrage. Cette agréable & ingénieuse Allégorie renferme une critique sage & judicieuse des Mœurs de notre Siècle. Les sept Planètes, où voyage Milord CETON donent un Tableau des sept Classes d'Hommes, qui figurent sur le Théâtre du Monde, sur-tout dans les grandes Villes. Il est important de les conoitre pour se conduire avec prudence & éviter les travers & les ridicules qui y sont dépeints.

Milord CETON & sa Sœur MONIME sont les restes d'une Maison illustre d'Angleterre, sacrifiée à la tyrannie de CROMWELL. Ils rencontrent dans un vieux Château de leurs Ancêtres, un Génie tutelaire nommé ZACHIEL, qui leur donne une très belle éducation, & agit à leur égard, come la Sageffe, cachée sous la figure de MENTOR, faisoit avec TELEMAQUE. Le Frère & la Sœur sont tous deux jeunes & orphelins. MONIME joint aux graces du corps & aux agrémens de l'esprit, les aimables qualités du cœur. La modestie de CETON, qui raconte, le dispense de craioner son portrait.

ZACHIEL conduit d'abord ses jeunes Elèves dans le Monde de la LUNE. Dès qu'ils y sont arrivés, le Génie leur fait remarquer les ridicules qui y règnent. Avant que d'entrer dans la Capitale du Monde

Lunaire, ils voient déjà un échantillon du goût qui y domine. Ce sont des Payfages, variés d'une infinité de petites Maisons de plaifance, qui ont l'air de jolis petits Châteaux de cartes, & composées presque entier de portes & de croisées. Aux différentes couleurs des jaloufies & des contrevents, MONIME les prend pour des décorations de perspectives semées sur les routes pour défennuyer les Voyageurs. En aprochant d'avantage de la Ville, ils remarquèrent de magnifiques Allées d'arbres, des Jardins superbes, où l'Art brilloit de toutes parts, & sembloit s'être éfoicé d'en bannir les beautés de la Nature; où l'agréable avoit pris la place de l'utile. Dans la description de ce premier Monde, il y a quantité de portraits d'après nature, dont l'assemblée forme un Tableau complet des mœurs, des goûts, des usages, ou plutôt de la légéreté, de l'inconstance, de la frivolité & de la folie des Lunaires. Donons en un échantillon. DAMON jeune Seigneur, assis dans une espèce de Fauteuil de filigrane, trainé par un Cheval, qui a la vitesse & la légéreté d'un Oiseau, trouve un caillou, qui le fait culbuter & met le Cabriolet en pièces. Ce Petit Maître ne paroît sensible qu'à la perte de quelques Breloques échappées de la chaîne de sa Montre.

15 JOURNAL HELVETIQUE

Il est dépeint come n'étant affecté que par le plaisir & la dissipation. Il n'a d'autre occupation que celle de plaire, d'autre penchant que pour la nouveauté; il possède dans la perfection ce qu'on appelle le ton de la bone compagnie; il a autant de façons de se présenter, autant de variétés, dans ses expressions, qu'il en faut pour ne point paroître uniforme; il joint à cela un Répertoire d'Histoires curieuses, de Traits satiriques & málins, que l'on admet come frapés au bon coin; il a des premiers les Chançons, les Vers, les Epigrames, les Brochures, & toutes les Bagatelles nouvelles; il se pique du plus grand goût & des plus rares conoissances en fait de modes; il paroît avec un air avantageux; il décide d'un ton assuré; il employe un langage affecté, des phrases interrompues, des discours libres; & il marque des empressements éternels &c. Une infinité d'autres peinturs dans ce goût & non moins agréables, font conoitre les Habitans de la LUNE. En général ce sont des Homes vains, legers, superficiels, passionés pour tout ce qui porte l'empreinte de la nouveauté. Malgré leur légéreté, on trouve chez eux de l'uniformité. Le matin ils sont chez la Reine, ou dans l'Antichambre d'un Visir, le

reste

reste de la journée à table, au jeu, aux promenades, aux spectacles, & la meilleure partie de la nuit en débauche, dans leurs petites Maisons. Imitateurs serviles de ceux qui les gouvernent, ils s'honorent de leurs vices, come de leurs vertus: Ce sont de vrais Automates, dont la frivolité seule conduit les ressorts.

Dans MERCURE, le Monde des Opulens & des Riches, nos Voyageurs y trouvent aussi des Petits Maitres & des Petites Maitresses. Cette espece est de tous les Mondes. Mais les mœurs de cette Planète sont bien diferentes de celles de la Lune. MERCURE est le séjour du faste, du luxe & de l'opulence. De somptueux Edifices ornent toutes les Villes; de beaux Châteaux, des Parcs admirables embéllissent les Campagnes; l'Argent est le seul Dieu qu'on y reconnoisse, le seul Ami qu'on y chérisse, le seul Mérite qu'on y révère. L'Intérêt est la passion qui influe sur les *Ciléniens* & qui les domine tous. Ils ne sont occupés que des moyens d'amasser de l'or: Ce Métal leur tient lieu de talens, d'esprit, de vertus: Les Richesses leur donent tous ces avantages. Toutes sortes de voyes sont employées pour les aquerir: Bassesses indignes, vexations cruelles, mauvaise foi, fourberie.

&c. Ce ne font que les Habits, les Equipages, le Crédit qu'on honore. L'Homme de la plus basse extraction, qui s'annonce d'un air bruyant, est estimé; la prospérité cache ses défauts, ses ridicules; c'est un aimable Homme, un honête Homme; il est riche; sa Table est bien servie, son Equipage bien doré, nombre de Domestiques l'accompagnent, il fait beaucoup de dépenses, il joue gros jeu: En voila de reste pour mériter l'estime des *Cilléniens*; c'est le nom des Habitans de MERCURE. Telle est l'idée générale de ceux qui vivent dans cette Planète, & que le Génie fait remarquer à ses jeunes Elèves. Ils se répandent ensuite parmi les Citoyens; ce qui fournit des détails curieux, qui achèvent de peindre leurs mœurs & leur caractère. Cette Relation & toutes les autres sont semées d'épisodes intéressans, amenés naturellement & enchainés les uns aux autres avec art. Tous tendent à mieux faire conoître & à rendre plus sensibles les ridicules de chaque Monde.

Les Peuples qui habitent la Planète de VENUS se nomment *Italiens*. L'influence de cette Planète est presque invincible. On ne peut y résister long tems. Les Hommes & les Femmes n'y respirent que la volupté, le plaisir & l'amour. Ce n'est pas un

amour pur, délicat & vertueux; c'est un amour éfréné & brutal, qui dégénère en libertinage. Il s'y trouve cependant aussi des Ames honêtes, des Cœurs délicats, qui savent alier la Vertu à la plus tendre sensibilité; mais les exemples en sont rares. La Coquèterie la plus raffinée & la plus hardie, a pris, chez les *Idaliennes*, la place de la modestie & de la pudeur. Le libertinage même en fait souvent des Héroïnes, qu'on se montre aux promenades & aux spectacles. Dans l'Empire de VENUS, ce sont les Femmes qui gouvernent l'État; toutes les Négociations importantes leur sont confiées; elles disposent des Charges, des Emplois, des Postes éminens & de tous les Gouvernemens, quoi qu'il ne paroisse que des Hommes à la tête des Conseils. Les *Idaliennes* se sont affranchies des règles sévères, que les Hommes ont jugé à propos d'imposer aux Femmes du Monde que nous habitons. Sur notre Terre, on crie sans cesse contre les Femmes, on les accuse d'inconstance, d'infidélité; on leur demande une Vertu à toute épreuve, tandis que ceux qui veulent les réduire dans cet esclavage, s'accordent à eux mêmes une pleine liberté. Y a-t-il de l'équité? Chez les *Idaliens*,

les loix , à cet égard , font égales pour les deux Sèxes. Les peintures des environs du Palais de la Reine, la description du Temple de l'Amour, des Bosquets, des Jardins qui l'environnent, font des plus riantes. Mais ce qui est le plus intéressant, c'est le Tableau animé d'une multitude de personnes des deux Sèxes, & de tout âge, qui se rendent dans ces Lieux enchantés & qui portent leurs vœux au Temple. Lors-que CETON & MONIME y passèrent, ils entendirent ceux que deux jeunes Filles adressoient à l'AMOUR. L'une se plaignoit, que son Amant étoit trop entreprenant; elle demandoit, au Dieu qu'elle invoquoit, de ralentir ses desirs, afin de les rendre plus durables. L'autre acusoit le sien d'un défaut opposé, & disoit avec ferveur: *Helas ! pourquoi as tu permis que je me sois atachée à un Home si timide & si indifferant ? Que ne puis-je me mettre sur l'offensive ! Je lui ferois conoitre la vivacité de mes desirs : Amour, fais qu'il devienne plus entreprenant !* Une Béate, un peu plus loin, imploroit le Dieu, afin qu'il rallumat les feux d'un Flamme, qui étoit depuis long-tems son Directeur. On trouve aussi, dans cet Article, plusieurs Avantures galantes des *Idaliens*. La jeune MONIME, elle même, est l'objet d'une

HISTOIRES. Le Génie lui avoit donné , dans la perfection , les graces & la beauté qui pouvoient la faire briller dans cette Planète. Un Prince charmant , connu en *Idalie* sous le nom de Prince PETULANT , en devint passionné : Elle répondit à sa tendresse , & son Amant , après un Hymen légitime , étoit près de voir ses feux couronnés , lors que le Génie lui fit quitter l'enveloppe sous laquelle il l'avoit fait paroître. Il la fit devenir *Mouche* , Figure sous laquelle ZACHIEL les avoit fait voyager une partie du tems , dans cette Planète , elle & son Frère. Pendant que le Prince PETULANT se désole de la perte de sa charmante Epouse , CETON & MONIME , changés en Mouches , quittent l'*Idalie* , avec leur MENTOR.

Ils arrivent au Monde de MARS , où ils reprennent leur figure ordinaire. Milord CETON , destiné par sa naissance à l'état militaire , comence ici ses premières Armes. Ils trouvent d'abord les Chemins remplis de Chaises de poste , d'Equipages , de Fourgons , de Mulets , de Gens qui vont à la Guerre , & d'autres qui en reviennent. Ceux qui y vont paroissent les plus contents du monde ; ils ne parlent que de Places qu'ils vont prendre.

de Victoires qu'ils vont remporter : On diroit que les Enemis vont fuir à la première nouvelle de leur aproche. Image fort naturelle des fanfaronades que l'on voit très souvent. Ceux qui reviennent de Campagne n'ont pas, à beaucoup près, l'air si content : Ils paroissent découragés, rebutés : Officiers, Soldats, Domestiques, Chevaux, tous sont haralés, délabrés ; ils font pitié : Leurs discours répondent à leur figure ; on les a menés à la boucherie ; le Général a perdu la tête ; les Espions sont mal payés &c. &c. Nos Voyageurs arrivent au Temple de la GLOIRE, bati sur un Rocher le plus escarpé qui fut jamais. Cet Edifice gagne infiniment à être vû de loin. Autour du Temple sont des précipices affreux. Des Cadavres, horriblement défigurés, couvrent le fond du Valon. Ces Morts, dit le Génie à ses Elèves, ne méritent, ni votre attention, ni votre pitié : Ils sont ici dans l'ignominie, dans l'oubli ; ce sont des Héros manqués, de faux braves : Plusieurs d'entr'eux sont venus se briser contre cette pointe de Rocher, à gauche, & qu'on appelle le *Faux Point d'honneur* : Ils n'étoient que de vils Gladiateurs : Voilà leur récompense. D'autres, que vous voyez de l'autre côté, continue ZACHIEL, eussent

pû faire de grands Homes; ils ont abusé de leurs talens & n'ont été que de grands Scélerats &c. Que de belles leçons découlent des Tableaux que ce nouveau MENTOR fait à ce sujet, & dont les traits que l'on pourroit citer, meneroient trop loin! Dans le reste de l'Ouvrage, on voit les caractères des différens Peuples de la Planète de MARS, des Rélations, écrites avec feu, de divers Combats & Batailles, où CETON fait admirer sa valeur &c.

Tel est le plan des quatre Mondes qui viennent de paroître en quatre petits Volumes. On en aura dans peu trois autres; le SOLEIL, ou le *Monde des Savans*; JUPITER, ou le *Monde des Nobles*; SATURNE, ou le *Siècle d'Or*, Séjour de l'inestimable Candeur & de l'innocente Simplicité. Nous en rendrons compte en son tems.

RECUEIL de Pièces détachées, par Mad. Riccoboni. A Paris, chez HUMBLOT, Rue St. Jacques, 1765. un Vol. in 12.

LES Pièces qui composent l'agréable Recueil que l'on annonce ici, sont: 1^o. Une *Continuation de la Vie de MARIANE*, commençant où M. de MARIVAUX est resté:

2°. *L'Abeille*, espèce d'Ouvrage périodique, qui devoit paroître tous les Mois & doner des Fictions ingénieuses, des Histoires agréables, des Moralités délicates &c. mais qui a été discontinué: 3°. *L'Histoire d'Ernestine*, Morceau le plus considérable du Recueil: C'est un petit Roman intéressant, par l'esprit, le sentiment, la connoissance du cœur qui y sont répandus, & qui feront plaisir aux Lecteurs sensibles & délicats.

PHENOMENE LITERAIRE.

UN Enfant de 13. ans, Fils d'un pauvre Maître d'Ecole de Village, près de *Neuchâteau en Lorraine*, né dans l'indigence, fait paroître des connoissances fort supérieures à son âge. Les Auteurs anciens & modernes lui sont familiers. Il parle de Morale, d'Histoire, de Politique, même de Guerre avec beaucoup de sens: Il dit & fait sur le champ de très jolies bagatelles pour les Dames, en vers & en prose.

Au Mois de Septembre 1764. M. d'HENIN, Bailli d'*Alsace*, s'étant trouvé à un Exercice du Collège de *Neuchâteau*, fut surpris d'entendre prononcer, avec autant de grâces que de force, un très beau

Discours Latin, au jeune FRANÇOIS, c'est le nom de cet Enfant, qui n'avoit alors que 12. ans. Il aprit qu'il étoit pauvre, & qu'il vivoit chez sa Tante, Femme d'un Maçon. M. d'HENIN parût sensible à une telle situation & à de semblables talens; ce qui ayant été remarqué du jeune Home, il fit en Vers François un Remerciement très bien tourné, à ce Magistrat, qu'il lui porta trois heures après. Cette démarche acheva de lui concilier la bienveillance de ce généreux Protecteur. Il le retira chez lui, le fit habiller, le garda durant les Vacances, & le mit ensuite en pension au Collège, où il fit sa Rhétorique, avec un succès, qui donne les plus grandes espérances des talens de cette jeune Plante.

On a imprimé à Neuchâteau un Recueil des Poesies du jeune FRANÇOIS. Il contient différentes Pièces, où l'on trouve de l'imagination, des idées & des étincelles d'un Génie, qui ne demande qu'à être cultivé. Il y a une Imitation d'HORACE très heureusement faisie. Voici des Vers sur l'Enfance, qu'il a fait tout récemment.

AGE brillant de la gaité,
 Instans rapides de l'enfance,
 Vous semez sur mes jours, filés par l'innocence]
 Les fleurs de la Félicité,

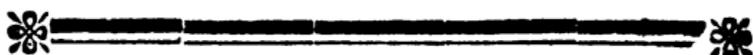
646 JOURNAL HELVETIQUE

Vôtre vive lumière éclaira mon aurore ,
Elle frapa mes jeunes yeux ;
Du nouveau jour pour moi qu'elle avoit fait éclore ,
J'admiraï l'éclat radieux.

Tel un doux crépuscule anonce à la Nature ,
Du Soleil du matin les rayons éclatans ;
Ou tel couronné de Verdure ,
Sur l'aïe des Zéphirs arive le Printems.
Doux plaisirs , ris charmans , joie aimable & naïve ,
Enfans d'un tranquile bonheur ,
Que ne puis-je arrêter la course fugitive
Du Tems qui vous enlève aux désirs de mon cœur!

Le Tems, Monstre à gueule béante ,
Vole, fuit, & ne revient plus ,
Tout meurt, sous sa dent devorante ,
Il n'épargne que les Vertus.





O D E

SUR L'AMBITION.

MORTEL, dont l'orgueil téméraire
 Te livre aux desirs ambitieux,
 Qui semble, d'une tête altière
 Defier la Terre & les Cieux ;
 La Fortune aujourd'hui propice,
 Qui souriant à ton caprice
 Paroit se laisser enchaîner,
 Pourroit bien, toujours inconstante,
 Trompant ton audace imprudente,
 Au précipice t'entraîner.

Vaines leçons de la Sagesse,
 Quand le cœur aux erreurs livré ;
 Se peint dans l'ardeur qui le presse
 L'éclat dont il est enivré.
 La fausse gloire qui l'entraîne
 A doré sa pesante chaîne,
 Contre elle il n'a plus de raison :
 Triste jouet des *Euménides* ;
 Des carnages, des homicides
 Il boit à longs traits le poison.

Ce Mortel, semblable aux Orages,
 De Crae's foulant les trésors,
 Aux Aquilons, qui des Nuages
 S'élancent après maints efforts,
 La Foudre menace nos têtes,
 La Mer impétieuse est prête
 A tout rompre, à tout engloutir ;
 Tel l'ambitieux, fléau terrible,
 S'aplaudit d'un ravage horrible,
 Sans laisser paroître un soupir.

Plein de ces finestes chimères
 L'obstacle en'augmente le prix ;
 Les dangers les rendent plus chères,
 D'un vain fantôme il est épris :
 Le trouble a seul pour lui des charmes.
 Vainement la Paix vient en larmes
 A ses genoux le supplier ;
 Sans l'envifager, ce barbare,
 Ce Monstre vomé du Tartare,
 La repousse, & court au Laurier.

Tranquile & doux en aparence,
 Dans ses noirs projets obstiné,
 Près de ses Rivaux il s'avance
 A leur chute déterminé ;
 Toujours voilé, toujours perfide
 Le remors trop souvent préside
 Au fond de son cœur éperdu,
 Tout l'agite, tout l'inquiète,

C'est trop tard alors qu'il regrète
Le doux repos qu'il a perdu.

Ce Misantrope atrabilaire ,
Qui bravant l'usage & les rangs ,
Veut se distinguer du vulgaire ,
Nourrit l'ambition dans ses flancs.
La simplicité qu'il affecte
Ne prouve point qu'il est modeste ;
C'est un luxe moins décoré :
En lui je vois un **DIOGENE**
De qui l'ame est humblement vain
Le Sage veut être ignoré,

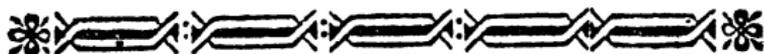
Que la Paix règne en sa Patrie ,
Il cherche à la bouleverser ;
Son cœur cruel jamais n'oublie ,
Qu'il faut ou vaincre ou succomber
Son ame toujours tourmentée ,
Est come une Mer agitée ;
Ses jours ressemblent a des nuits
La Mort aux Humains si funeste
Est le seul moyen qui lui reste
Pour terminer ses longs ennuis.

Alors la Terre délivrée
De la source de tant de maux ,
Verra la Moisson fortunée
..... hameaux .

Les riches présens de POMONE ,
Les Pampres, les Jus de l'Autone
Egayeront le Laboureur ;
Les Echos, les Zephirs volages
Feront rétentir nos rivages
Et du plaisir & du bonheur.

Reprenez vos concerts rustiques ,
Païsibles Habitans des Bois ;
Goutez sous vos Chénes antiques
Le bonheur qui fuit loin des Rois :
Que vos Nymphes, toujours plus belles ,
Toûjours tendres, toûjours fidèles
Paiënt vos soins d'un doux retour,
Sur les gâsons , sur les fougères
Excitez leurs danses légères
De vos chants dictés par l'Amour.





ODE ANACREONTIQUE.

PORTRAIT DE THEMIRE.

SANS le penser THEMIRE est belle ;
 Elle enchante sans le savoir :
 Et quand tout fléchit devant elle ,
 Seule elle ignore son pouvoir.

L'Art , d'accord avec la Nature ;
 Semble embellir tous ses apas ;
 VENUS lui prête sa Ceinture ,
 Et l'Amour applaudit tout bas.

Par un mélange salutoire
 De gaité vive & de douceur ;
 Les RIS la prendroient pour leur Mère ;
 Et la SAGESSE pour sa Sœur.

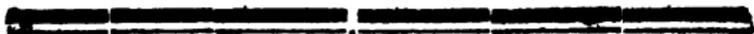
Son Cœur sensible , sans foiblesse ,
 Fournit un trésor peu connu :
 C'est le Siège de la Tendresse ,
 Et le Trône de la Vertu.

Pour la proposer en exemple ,
 Et rendre son Culte éternel ,
 'L'AMITIE' lui bâtit un Temple ,
 Et les GRACES dressent l'Autel.



E P I G R A M E.

Qué sentez vous, mon Camarade ?
 Difoit PURGON à LUCAS expirant.
 Hélas ! répondit le Malade
 Monsieur, je sens ... un ignorant.



M A D R I G A L.

● A Melle. L*.

EH quoi ! Des soins, de la parure !
 Belle IRIS, vous n'y pensez pas ;
 VERTUS n'avoit qu'une Ceinture ,
 Et n'en avoit que plus d'apas.



AVIS de BONN du 25. Mai 1765.

LE troisiéme & dernier Tirage de la Première Loterie Electorale de COLOGNE s'est éfectué le 13. Mai & les jours suivans &c. Le Tirage d'Atente a succedé les 24 & 25 le tout à la satisfaction du Public. Les Principaux Lots qui sont sortis du 3me. Tirage, savoir celui de Fl. 3000 est échû au N°. 31344 celui de Fl. 1200. au N°. 32023 Le Lot de Fl. 30000 du Tirage d'Atente u N°. 35546. celui de Fl. 10000 au N°. 12767 celui de Fl. 5000. au N°. 3758. les deux de Fl. 3000 aux N°. 19279. & 22491. & les cinq de Fl. 1000 aux N°. 3349 6453. 7334. 11745. 18117 La Noble Direction done avis, que ceux qui sont Porteurs des Billets gagnans doivent retirer leurs Lots entre ci & le 24me Sept. 1765 sous peine de perdre leurs Lots, suivant l'article du Plan de la Loterie sans qu'aucune raison à ce contraire puisse être admise.

Voici le Plan de la Seconde Loterie, divisée en quatre Tirages. Sa composition est tout à fait avantageuse, puis qu'un même Billet peut avoir dans les quatre Tirages 40 Lots, savoir 4. apellés Lots & 36 apellés Chances.

P L A N.

L'ADMINISTRATION ayant rapproché les diverses réflexions qui lui sont parvenues sur le Plan de la première Loterie, a remarqué que

le plus grand nombre des Actionnaires auroit désiré pouvoir jouer sur les mêmes Numeros dans les 4. Tirages; elle a aussi observé que la mise de 35. Fl. pour les 4. Tirages s'étoit trouvée au dessus de la portée des facultés de nombre d'Amateurs qui avoient du gout pour se rendre Actionnaires dans la première Loterie, & enfin que d'autres préféreroient la multiplicité à la force des Lots, en conséquence elle a rédigé le Plan de cette seconde Loterie, de façon à satisfaire ces différens goûts.

1°. Les mêmes Numeros joueront dans les 4. Tirages.

2°. La mise du Billet pour les 4. Tirages ne fera que de 18. Fl. au lieu de 36.

3°. Le nombre des gagnans sera de 50. pour cent au lieu de 10. ce qui fera autant de gagnans que de perdans.

Cette 2de Loterie est composée de 25000. Billets & de 4 Tirages dans lesquels il sera distribué 12500. Lots & 750 Chances.

La mise de chaque Billet fera de 18. Fl. de 50. Sols de France payables à raison de 6. Fl. par chacun des trois premiers Tirages.

Il ne sera rien payé pour le quatrième Tirage.

Les trois premiers Tirages seront exécutés l'un come l'autre dans la forme suivante.

Chacun de ces Tirages donera 2500. Lots distribués come suit. Savoir:

J U I N 1765. 655

I	Lot de 1800 Fl. cy	1800 Fl.
I	600	600
II	270	270
I	120	120
6	90	540
40	60	2400
50	48	2400
150	30	4500
200	24	4800
495	18	8910
1555	12	18660
2500 Lots.		45000

Dans le nombre de ces 2500. Lots , il y en aura 250. qui prendront plus ou moins d'accroissement par la rencontre de 250. Chances, qui, tirées d'une troisième Roue, en même tems qu'on tirera des Lots de la Roue des Lots, donneront aux Actionnaires gagnans les 250. Lots, vis-à-vis desquels les Chances se rencontreront, la répétition du montant desd. Lots, autant de fois que les Chances le désigneront.

656 JOURNAL HELVETIQUE

Ces Chances pourront absorber jusqu'à 90000 fl. par chacun des trois premiers Tirages & sont distribuées come ci-après.

	I.	Chance de	12 fois.
	1	.	11
	1	.	10
	1	.	9
	6	.	8
	40	.	7
	50	.	6
	150	.	5

250 Chances.

Les Chances ne dispenseront pas de payer ceux des Lots auxquels elles seront échues.

Le quatrième Tirage fera composé de 5000 Lots distribués ainsi qu'il suit.

	Lot de 24000 Fl. cy	24000 Fl.
1	6000	6000
1	3000	3000
2	1200	2400
5	600	3000
20	300	6000
70	120	8400
100	72	7200
800	30	24000
4000	24	96000

5000

180000

LA Direction Générale de cette Loterie est établie à Bonn, sous les Ordres de S. A. E. & sous la Conduite de Messieurs les Conseillers Intimes de Son Conseil Aulique & de la Chambre de ses Finances, Frédéric Joseph HAËS; Gabriel Bernard KUGELGEN, Jean Gabriel NEESSEN, & Jean Godefroi MASTIAUX, nommés Commissaires par les Lettres patentes de S. A. E. à l'effet de veiller à toutes les parties de l'Administration.

Les Billets seront signés par M. le Conseiller Intime Gabriel Bernard KUGELGEN & les Coupons le seront seulement des Collecteurs qui les distribueront.

Il sera libre à chaque Actionnaire de payer en une seule fois 18. Fl. pour le Prix d'un Billet, & alors il restera de droit intéressé dans les 4 Tirages. Ceux au contraire qui ne voudront payer que par Tirage, sont avertis de ne pas négliger de se munir des Coupons de nouvelle date 16. Jours avant chaque Tirage, à défaut, ils seront déchus de leurs droits aux Tirages subséquens.

Ceux qui n'ayant point été intéressés dans le premier Tirage voudront entrer dans le second, devront payer, suivant l'équivalent des fonds restans pour les Tirages suivans, un Couronne en sus des 6. Fl. de la mise ordinaire; de même, ceux qui n'ayant point été intéressés dans les deux premiers Tirages voudront entrer dans le troisième, devront aussi payer 2 Couronnes en sus de la mise ordinaire.

Les Tirages seront faits publiquement à Bonn dans une Salle du Palais de S. A. E. en présence & sous la conduite de Mrs. les Comis-

fares dénommés ci-dessus, & aussi en présence de tous ceux qui voudront y assister.

Les 4. Tirages feront exécutés ;

Le premier. Le 16 Septembre 1765. 1

Le second. Le 12. Novembre suivant.

Le troisième. Le 9. Janvier 1766.

Le quatrième. Le 10. Février même année.

Les Listes des Tirages feront imprimées & rendues publiques aussi-tôt après chaque Tirage.

Le payement des Lots & Chances fera fait comptant & sans retenue en Fl. de 45. Sols de France & à raison de 5. Courones par chaque douzaine de Florins.

Les Lots & Chances qui n'auront point été réclamés dans les 3. mois qui suivront chaque Tirage resteront au profit de la Loterie.

Et pour exciter d'autant plus la confiance du public & lui assurer l'exécution de tout ce que dessus, on le prévient que l'Administration a déposé entre les mains du Sr. J. M. FRANTZ Banquier à Cologne, une Some de 100000. Livres de France.

On trouvera des Billets à acheter chez le Sr. J L. GIBOT à Genève au prix de L 51. 10 l. argent de France pour les quatre Tirages ; Savoir les Billets du Premier & Second Tirage à L. 16. 15 l & ceux du 3me & dernier Tirage à L 18. Ceux qui voudront payer tout à la fois ne payeront que L 50. même monnaie & ne souffriront par ce moyen aucun risque. On leur délivrera les quatre Coupons avec l'original du Billet annexé au dessus, & ils éviteront par là des frais de ports de Lettres. On prie ceux qui voudront s'y intéresser d'afranchir les Lettres à l'Argent.

660 JOURNAL HELVETIQUE

PLAN d'une nouvelle LOTERIE, établie par
 le Vénéralle Magistrat, Consuls, Régens
 & Senats de la Ville libre & Impériale de
 DORIMUND, arrêtée le premier Avril
 1765.

CETTE Loterie sera la XII^{me} de celles qui ont
 été faites successivement à DORIMUND Les XI^{es}
 précédentes étoient pour le rétablissement de
 l'Eglise de ST. PIERRE, entièrement effectué par
 ce moyen. Celle ci est pour l'établissement d'un
 ne Maison des Orphelins. Elle consiste en 30 mille
 Billets, à 20 Florins d'Hollande le Billet, ce
 qui forme le Capital de 600 mille Florins; Elle
 est divisée en quatre Classes, & en 16. mille
 Lots, come suit;

Iere CLASSE à 2 Fl.			Iide CLASSE à 4. Fl.		
I Prix à 3000f. 3000			I Prix à 5000f. 5000		
1	1500	1500	1	2000	2000
1	1200	1200	1	1500	1500
2	500	1000	2	750	1500
5	200	1000	5	300	1500
10	100	1000	10	150	1500
10	50	500	10	100	1000
20	40	800	20	50	1000
50	30	1500	50	40	2000
100	25	2500	100	30	3000
100	20	2000	100	25	2500
200	15	3000	200	20	4000
1000	10	10000	1000	15	15000
1000	8	8000	1000	12	12000
500 à f 5 & Assurances au 4 ^{me} . tirage 2500			500 à f 8 & Assurances au 4 ^{me} . tirage 4000		
1000 Prix fail. f. 19500			3000 Prix fail. f. 57500		

III ^{me} CLASSE à 6. Fl			IV ^{me} CLASSE à 8. Fl.		
I Pr. à 8000 f. 8000			I Pr à 20000f 20000		
I	4000	4000	I	10000	10000
I	2000	2000	I	7000	7000
2	1000	2000	I	4000	4000
5	500	2500	I	2000	2000
10	200	2000	10	1200	12000
10	150	1500	15	1000	15000
20	100	2000	20	500	10000
50	60	3000	50	200	10000
100	50	5000	100	150	15000
100	40	4000	200	100	20000
200	30	6000	300	80	24000
1000	20	20000	300	70	21000
1000	15	15000	500	60	30000
500 af. 12 & Affurances			500	50	25000
au 4 ^{me} tirage 6000			1000	45	45000
			2000	40	80000
			2000	35	70000
<hr/>			<hr/>		
3000 Prix fait f 83000			7000 Prix fait. f 420000		

RECAPITULATION.

Tirages.	Recette.	Lots.	Débourfés.
1er 30000 B. à 2 Fl	60000	3000	Fl 39500
2 ^{me} 30000 B. à 4 Fl	120000	3000	Fl. 57500
3 ^{me} 30000 B. à 6 Fl.	180000	3000	Fl. 83000
4 ^{me} 30000 B. à 8 Fl.	240000	7000	Fl. 420000

20 Fl. 600000. 16000. Fl. 600000

ORDONNANCE DU MAGISTRAT.

Nous Bourguemaitres & Sénateurs de la Ville Libre & Impériale de DORTMUND, favoir faisons, que voulant continuer une Loterie extraordinaire dans nôtre Ville & dans nos Etats, il nous auroit été présenté divers Plans, entre lesquels nous aurions choisi celui qui nous a paru le plus avantageux & le plus agréable à nos Sujets & au Public, par la diversité de son jeu, quoi que simple, & par le nombre des Lots considérables, qu'on peut espérer dans chaque Tirage. Sur quoi nous avons ordonné & ordonnons ce qui suit.

Il sera ouvert incessamment dans nôtre Ville, une Loterie, pour l'établissement d'une Maison des Orphelins, qui aura son exécution, conformément au Plan ci dessus; & conoissant l'intelligence & la probité de nos chers & honorés Conseillers ordinaires & intimes J. A. BURG-MANN, H. Z. MALLINKRODT, & J. VAN STOCK, nous les avons nommés & nommons Commissaires, pour veiller concurremment à l'exécution de cette Loterie. Elle sera renouvelée, autant que possible, tous les huit Mois. Les Tirages seront faits publiquement dans une Sale de l'Hôtel de Ville, en la forme ci après.

La Mise est 2 Florins d'Hollande dans la 1ere Classe; 4 Fl. dans la 2de; 6. Fl. dans la 3me; 8 Fl. dans la 4me; en tout 20. Florins argent courant d'Hollande pour un Billet en-

tier, & la moitié pour un Demi-Billet. La Collecte se fera au Bureau de la Loterie à Dortmund, par les autorisés, & on trouvera des Billets dans les principales Villes étrangères chez les Collecteurs. La distribution des Billets commencera le 15. Avril 1765. & continuera jusques à ce que tous les Billets soient distribués. Cependant pour établir des termes fixes, cette Loterie se tirera infailliblement: La 1ere Classe le 12. Août 1765, & les jours suivans; la 2de le 16. Septembre &c; la 3me le 21. Octobre &c, la 4me le 25. Novembre & jours suivans. La Nourriture des Billets doit se faire, au plus tard, le Vendredi avant le Tirage de chaque Classe; à défaut les Billets seront perdus. Le Tirage se fera publiquement & avec toute l'exactitude possible, par deux Enfans orphelins, en présence & sous l'inspection du Double Magistrat & de Mrs. les Commissaires &c.

Le premier jour du Tirage de la 1ere Classe, on mettra les 30000. Numeros, dans une Roue à la droite, qui seront bien mêlés; & contre lesquels on tirera d'une autre Roue à la gauche 3000 Lots; dans la 2de Classe demême 3000 Lots; dans la 3me encore 3000 Lots; & dans la 4me 5500. Lots & 500 Assurances; faisant ensemble 16000 Lots, qui se tireront contre les 30000. Numeros, ce qui est plus qu'un gagnant contre un blanc. Outre cet avantage, il y a à chaque Tirage 500 Lots d'Assurance, lesquels sont certains d'avoir un Lot au dernier Tirage. De plus les Nos. qui sortiront à chacun des trois premiers Tirages avec un Lot d'Assurance, tireront infailliblement

664 JOURNAL HELVETIQUE

autant de Lots dans le dernier, qu'ils seront sortis de fois dans ces trois premiers. Il y aura pour cet effet une Roue séparée, dans laquelle on mettra les 1500 Numeros d'Assurance. Ces mêmes Numeros se trouvent également dans la grande Roue, avec l'espérance d'avoir des bons Lots dans les 5500; conséquemment de tirer deux gros Lots dans le dernier Tirage. En général un seul N^o peut tirer 5. Lots & d'avantage dans cette Loterie. Les Numeros sortis du 1er Tirage rentrent au second; ceux du 2me au 3me; & ceux du 3me au 4me; ainsi un Billet heureux pourroit avoir les quatre gros Lots, qui montent ensemble à 36000. Florins.

Pour faciliter ceux qui voudront s'intéresser dans cette Loterie, on leur donnera des Demi-Billets, & même des Quarts. Les Armes de la Ville de Dortmund seront au frontispice des Billets & des Listes. Tous seront signés par M. J. VAN STOCK, ou par M. J. H. VAN STOCK.

Les Lots gagnans seront payés, quinze jours après la réception des Listes de chaque Classe, par les Distributeurs des Villes où l'on aura pris les Billets, conformément aux Listes originales qui leur seront envoyées. On déduira le 10 pour cent. Les Porteurs des Billets gagnans devront faire retirer leurs Lots, au plus tard, six Mois après le Tirage de la dernière Classe. Si on souhaite d'ultérieures informations, on peut s'adresser à Mrs. les Commissaires, ou à M. F. W. HILTRUP, Sindic & Secrétaire de la Ville de Dortmund.

On trouvera des Billets chez le Sieur André BOVAY, Fils, à Genève. Les Persones des

Villes voisines, qui en souhaiteront, pourront lui écrire, & lui envoyer franco le montant des Billets, ou le lui assigner solidement. Le prix de chaque Billet est

Argt ct. de Gen.	Argt. de Fr.	Argt. de Suisse.
Iere Classe L 2. 12	L. 4 6	L 2 18
IIdde Classe 5. 4	8 12	5 16
IIIme Classe 7 16	12 18	8 14
IVme Classe 10. 8	17 4	11 12
<hr/>	<hr/>	<hr/>
L 26	L 43	L 29

Les Lots seront payés à raison de L 1 4. Sols, Argent courant de Genève; L. 2. Argent de France; & L 1 5 s. Argent de Berne, pour chaque Florin d'Hollande.



E N I G M E.

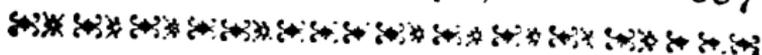
Je tiens Table ouverte, où j'invite
 Le Gourmand & le Délicat
 Je rends le monde parasite;
 Et le galant home & le fat,
 Sans distinction de mérite,
 Mettent chez moi la main au plat.

A U T R E

JE dois mon être à la tendresse ;
 Et quelque fois à la tristesse.
 Le moment de ma vie est celui de ma mort !
 Si je renais , je n'ai pas meilleur fort.
 Il est facile de m'entendre ;
 Mais à me voir on ne doit pas s'attendre.

L O G O G R I P H E

SUR mon sein la gaité , l'ennuyeuse tristesse ;
 La pétulante joie & les plus noirs soucis ,
 Le travail vigilant & la lente molesse ,
 Par fois en même tems sont côte à côte assis.
 Ce n'est pas tout , *Lecteur* , décomposons mon être.
 J'ai six pieds ; aisément tu pouras me conoitre.
 De la belle SIRINX en moi cherche l'Amant ;
 Cette Noce où se fit un Prodiges éclatant ;
 Le trompeur Vêtement du Guillot de la Fable ;
 Cet Animal braillard , qui fit un jour l'aimable ;
 Une Cité célèbre au Pays des Normans ;
 Un terme fort connu dans la Géographie ;
 D'un Habitant des Lacs la compagne chérie..!
 Si j'en dis plus , Lecteur , j'abuse de ton tems !



L O G O G R I P H E.

CELUI qui me porte est heureux ;

Celui que je porte au contraire ,

Est dans un état très facheux :

Tel est mon contraste ordinaire.

Je suis fort en honneur à la Cour , chez les Grands ;

Mes diverses couleurs y distinguent les rangs.

Sept sœurs d'un âge égal me donent l'existence ;

Diversément , LECTEUR , on fait leur alliance.

Dans un seul mot d'abord paroissent trois objets ;

Le premier croit dans l'eau ; l'autre dans les forêts ;

L'autre est une Province ; un endroit de prière ;

Chez moi se trouve encore , avec une Rivière ,

Une Etofe très mince , avec un Instrument ;

Des Ministres sacrés un très bel Ornement ;

Un Arbre , avec son fruit ; cette chère Personne

A qui chacun doit tout , & le Roi sa Couronne ;

Ce qui des eaux jadis un seul Sage sauva ;

L'Arme de certain Dieu qui jamais n'exista ;

Un Outil de ménage ; un Poisson ; une Chasse ;

De Famille , chez moi , le synonyme a place ;

Le contraire de doux ; une Conjonction ;

Le contraire de lent ; une Préposition ;

Le Siège qu'ocupoit un Guerrier plein de gloire ;

Au jour de son triomphe , après une Victoire ;

Un Lieu du Continent , dans les ondes planté ;

Un autre de troupeaux très souvent fréquenté ;

Une Note de chant... Il est tems de me taire ,

Car je découvre tout , en me rendant si claire.

PLUME est le mot de la première Enigme de Mai; & CORNES celui de la seconde. Le Logogriphe doit s'expliquer par EVENTAIL, où l'on trouve, *Ane, Vin, Lin, Vent, Ail, Lien, Nil, Elie, Anete, Eve.*



T A B L E.

R EMARQUES critiques sur un Ouvrage moderne rangé par ordre alphabétique. <i>Apocalypse.</i>	559
<i>Athée. Athéisme.</i>	577
<i>Héraclite & Démocrite, Voyageurs.</i>	643
<i>Voyage de Milord Céton dans les Planètes.</i>	559
<i>Recueil de Pièces détachées par Mad. Riccoboni.</i>	645
<i>Phénomène Littéraire.</i>	644
<i>Vers d'un jeune Home de 13. ans sur l'Enfance.</i>	651
<i>Ode sur l'Ambition.</i>	647
<i>Ode Ancréontique, Portrait de Thémire.</i>	651
<i>Epigramme.</i>	652
<i>Madrigal.</i>	652
<i>Loteries.</i>	653
<i>Enigmes & Logogriphe.</i>	665